

ÉDITION  
DE  
LA  
SOUPENTE

Le Carillonneur  
Des Esprit

Pierre Broodcoorens

— 1921 —

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

à mon cher maître et Ami

Georges Eckhoud

Son

Licence de Docteur

Bruxelles, 8 mars 1921

George Washington

George Washington

John  
George Washington

George Washington

ML

A

1286

## ŒUVRES DE PIERRE BROODCOORENS

---

### POÉSIE

<i>Le Roi aveugle</i> .....	Un vol.
<i>La Mer</i> .....	Un vol.

### PROSE

<i>Petit Will</i> .....	Un vol.
<i>Histoires merveilleuses</i> .....	Un vol.
<i>Le Sang rouge des Flamands</i> .....	Un vol.
<i>Le Coin des Tisserands</i> .....	Un vol.
<i>Boule-Carcasse</i> (1) .....	Un vol.

---

(1) Non publié en librairie. A paru, en 1919, dans le journal *le Peuple*, de Bruxelles.

*Le Carillonneur*

*des Esprits*

*Les éditions de « LA SOUPENTE » ne sont pas une entreprise commerciale.*

*Elles sont soutenues exclusivement par leurs souscripteurs,  
qui, coopérateurs avisés, sont en somme éditeurs eux-mêmes.*



**N° SOUPENTE**  
LA NAVE AUDACIEUSE

*Il a été tiré de cet ouvrage 530 exemplaires numérotés à la presse :*

*Nos 1 à 30 sur Papier de Hollande Van Gelder*

*Nos 31 à 530 sur vergé spécial.*

ÉDITION  
DE  
LA  
SOUPENTE

Le Carillonneur  
Des Esprit

Pierre Broodcoorens

— 1921 —

Grillonnet  
des Esprit

Pierre Broodcooren

*A mon bon ange,*

*à Maria.*

## POST-SCRIPTUM

Puisque tu vas à l'Inconnu (1),  
toi qui fus près de moi la première, la seule,  
sache une fois de plus — mais aujourd'hui comment! —  
avec quelle ferveur, même en mes heures veules  
et mes défaillances, toujours  
tu m'apparus une aube au seuil de notre amour.  
Sache de quel respect, de quel culte mon être  
t'entoura dans ses plus détestables erreurs,  
en flammes saintes dans mon cœur,  
le plus souvent sans rien laisser paraître  
— car tels sont les Flamands! — de cette adoration,  
dont l'encens brûle encor sur l'autel de ton nom.  
Tu fus pour moi la sœur, l'amie et le bon ange.  
Tu m'as rendu plus simple et m'as fait plus humain.  
Oh! ton humble sourire en mes chemins!  
C'est aimer d'un amour sordide et dérisoire  
que d'aimer seulement à l'heure de la gloire :  
Tu ne l'attendis point. Tu crus et tu m'aimas.  
Sois en ces jours navrants dont tu triompheras  
à deux genoux par moi sanctifiée :  
Celle qu'ainsi tu fus ne peut être oubliée!

P. B.

---

(1) Écrit le dimanche 25 juillet 1920. Le mardi suivant, Celle à qui sont dédiés ces poèmes s'en remit à la science du Dr Franz Delporte. L'opération réussit brillamment, et nous saisissons cette occasion pour exprimer à l'éminent praticien nos sentiments de gratitude et d'admiration.

*Au début de 1909 j'avais soumis à Camille Lemonnier la vague ébauche d'une partie de ce recueil.*

*Audace, outrecuidance juvéniles. A vingt-cinq ans, on ose et on crée, parce que, ne sachant rien, on ne doute de rien.*

*Le Maître, sévère et paternel, me dissuada vertement de publier ces premiers vers.*

*Il n'y avait vu que les tronçons informes de « l'œuvre qu'il osait espérer me voir mettre sur pied, cette Flandre des tours, des beffrois, des halles, des hôtels de ville, des cathédrales, des vieux cloîtres, qu'après Verhaeren j'étais désigné pour chanter ».*

*Magnifique et trop flatteur encouragement que, d'ailleurs, de vives et justes critiques réduisaient, tout au long de quatre pages d'une écriture serrée, à des proportions moins agréables pour mon amour-propre et ma vanité de jeune présomptueux !*

*Je rentrai en moi-même et me remis au travail.*

*Onze ans se sont écoulés depuis la dure leçon du Héros. Je l'ai écoutée. Il s'est passé peu de jours, durant cette période de ma vie, où je ne m'en suis souvenu.*

*Le respect des maîtres et de l'art est une école qui en vaut une autre. Avis aux iconoclastes impuissants qui ne conquerront que la gloire d'Erostrate, encore qu'ils se figurent avoir supplanté les génies les plus authentiques !*

*Ceux qui ont travaillé longtemps, avec humilité et conscience, comme de bons et robustes ouvriers, en communion constante avec*

*la vie et la souffrance des hommes ; ceux qui ont créé leur œuvre avec leur chair et leur sang, avec leur vivante sincérité, répudiant toute virtuosité stérile, toute attitude et toute hypocrisie dérisoires, ceux-là peuvent affronter sans crainte, au jour qu'ils ont choisi, le jugement de leurs aînés et de leurs pairs.*

*Je publie en 1921 le livre que Camille Lemonnier attendait de moi en 1909. Peut-être ne le trouverait-il pas encore suffisant ! Je suis enclin moi-même à ne le considérer que comme une étape dans ces sombres et mystérieuses forêts où l'artiste cherche sa voie, égaré par toutes sortes de clartés et de feux follets, n'osant se confier qu'après de longues et pénibles expériences à la lumière qui est en lui — la seule qui puisse le guider.*

*Le Carillonneur des Esprits est tel que je pouvais le faire après dix ans de travail, de luttes, de souffrances. Il est l'histoire d'une évolution spirituelle, et ses dernières pièces en sont l'aboutissement, en même temps qu'elles inaugurent une phase élargie de mes conceptions et de ma pensée. Certaines parties du recueil paraîtront comme éclairées par les lueurs incendiaires d'un couchant ; d'autres sembleront émerger de la grisaille et du brouillard d'une aube. Qu'on n'oublie pas que les jeunes hommes tragiques de ce siècle assistent à la fois à l'écroulement d'un monde et à la naissance d'une société — infectée, hélas ! quoi qu'on pense, des tares de toute société humaine, — et que dans ce drame parfois horrible, parfois grotesque, presque toujours ignoble, ils paient de leur personne : ils sont acteurs ou figurants !*

1<sup>er</sup> décembre 1920.

P. B.

Be

CLOCKE ROELAND

Dese clocke, die gheeten es Roeland,  
Als men se slaet es brandt,  
Als men se luut es storme in 't landt!

*(Inscription sur la cloche Roeland.)*

*A la mémoire  
de Charles De Coster,  
Homère de la Flandre.*

**LA CLOCHE, PORTE-PAROLE DES GUEUX**

Aux premiers temps des communes de Flandre,  
lorsque les murs, de l'Yser à la Dendre,  
achevés, défendaient les camps  
des steens, des maisons et des halles,  
autour des flèches d'or des saintes cathédrales  
et, dans chaque cité,  
le berceau de granit des jeunes libertés,  
ceux qui d'ahan bâtirent  
remparts, bretèques et pignons,  
sentirent  
le long de leurs vertèbres courir un frisson  
et, s'émouvant en eux d'espérances nouvelles,  
— surgis soudain debout devant leurs citadelles  
et sous les créneaux lourds des bourgs —  
battre leur cœur comme un tambour!

Donc ils avaient vaincu, les humbles serfs taillables  
et corvéables à merci!  
Par les plaines, au loin, leurs cités innombrables :  
Gand, Bruges, Ypres et Louvain,  
Cyclopes exultants portaient sur leurs épaules  
la châsse en argent des clochers.

Pignons, pinacles et tourelles  
semblaient une forêt de pierre aux cimes grêles,  
et les beffrois géants secouaient à leur front  
le diadème en or des sonnants carillons!  
Quel rire énorme alors détendit chaque face  
de contadin et d'artisan  
flamands!  
Reinaert avait vaincu les seigneurs du bestiaire :  
Messire l'Ours, Monseigneur le Lion.  
Il était maître en sa tanière :  
Ce fut kermesse en chair de coqs et de chapons!

Cependant pour chanter dûment  
leur joie à tout casser, leur joie à tous les vents,  
à ces serfs libérés de gabelle et de dîme  
ne fallait-il point, unanime,  
la voix du bon bourdon qu'on meut à tour de bras  
et qui sonne tout haut ce que l'on dit tout bas?

Ils l'eurent, cette voix tonnante!  
Gand, il y a quatre cents ans,  
l'entendit, claire et frémissante,  
rugir derrière les barreaux  
du beffroi chevauché par sa rouge chimère!



## II

## LE MOULE

Le moule était fait de terre de Flandre.  
Le plus petit bourg,  
de l'Yser à la Lys, de l'Éscaut à la Dendre,  
lui donna sa part de limon maternel.

Dans l'ancestrale fonderie,  
Roeland, la cloche Roeland,  
de bronze mâle fut coulée,  
de bronze pur, de bronze ardent,  
Roeland,  
la cloche flamande qui fait à la ronde  
bondir, tressaillir,  
en joies et en deuils, les entrailles du monde,  
Roeland, la cloche Roeland!

Be

## III

## LES GÉNITEURS

C'était aux premiers temps des communes de Flandre,  
lorsque les murs, de l'Yser à la Dendre,  
achevés, défendaient les camps  
des steens, des maisons et des halles,  
autour des flèches d'or des saintes cathédrales  
et, dans chaque cité,  
le berceau de granit des jeunes libertés.  
Qui la conçut, la cloche patriale?  
Nul ne le sait. Mais à coup sûr c'étaient  
des artisans obscurs de la terre flamande,  
des hommes libres d'autrefois,  
qui rêvaient de clamer aux quatre vents leurs fois  
et de faire bondir, bourdon tonnante à la ronde,  
à coups de battant clair, les entrailles du monde!



## IV

## LE LIED DES GARS

Et voici qu'éclatèrent  
dans la forge en or les tonnerres  
— feu rugissant, buisson d'éclairs! —  
des masses d'acier sur les douves de fer.

— Hei! Hei! s'exclamaient les gars :  
torses velus, visages de brique,  
par heurts et par bonds, on eût dit des démons  
dans l'ouragan métallique  
où dansaient nus leurs corps  
la danse du Feu, la danse de l'Or.

— Hei! Hei! voici la fournaise,  
voici de l'argent qui bout sur la braise!

Pour l'instant, Roeland est sous terre;  
mais attendez encore un peu  
et Roeland, la matoise, et Roeland, la commère,  
le nez à sa cage de pierre,  
pour aujourd'hui et pour toujours  
sonnera son hymne d'amour.

Roeland! Roeland!  
Voici le bourdon qui chante notre vie,  
seigneurs léliaerts, voici le bourdon  
des tisserands et des foulons!

Hei! Hei! à tour de bras  
battons le fer rouge en la forge sonore.  
Il faut que, là-haut, au plus tôt s'essore  
Roeland, notre garce, Roeland, notre fille,  
Roeland, dont la croupe au soleil scintille!

C'est nous qui chauffons le berceau  
de la fine matoise,  
de Roeland, la cloche gantoise,  
de Roeland, le bourdon, de Roeland, le héraut  
de Flandre, notre terre,  
de Flandre, notre mère :  
Flandre si belle, Flandre si tendre,  
par elle, garçons, se fait entendre  
de l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre!



## V

## LE SACRE DE LA CLOCHE

Et le jour vint où la cloche surgit.

Ah! quelle kermesse pour Flandre ce fut  
quand, parmi les foules exultantes,  
Roeland-le-Bourdon apparut!

Large, massive, pesante, replète,  
comme une tour au milieu d'un marché,  
Roeland-la-Garce, à la male tête,  
trônait si hautaine que nul à son faîte,  
fût-il comte ou duc, n'eût osé toucher!

Roeland!

Roides, compassés,  
sous les dais d'or et de pourpre pressés,  
les gens d'Église, devant le cortège,  
portaient leurs surplis plus blancs que neige.  
« Jésus! Jésus! s'exclamait-on. Voilà  
» une cloche à sonner matines et glas,

» au moins! » Et les bonnes gens de crier merveille,  
cependant que les belles commères,  
battant des mains, rieuses, jetaient  
à la cloche leurs baisers frais.

Roeland!

A la tour séculaire  
maintenant la Semeuse montait.  
En bas, les milices populaires,  
d'aise gambadant pour lui complaire,  
chantaient de gaillardes chansons,  
fléaux frappants, rythme des poings.

« Pour l'instant, Roeland est sous terre;  
» mais attendez encore un peu  
» et Roeland, la matoise, et Roeland, la commère,  
» le nez à sa cage de pierre,  
» pour aujourd'hui et pour toujours  
» sonnera son hymne d'amour.

» Roeland, la fine matoise,  
» Roeland, la cloche gantoise,  
» Roeland, le bourdon, Roeland, le héraut  
» de Flandre, notre terre,  
» de Flandre, notre mère :  
» Flandre si belle, Flandre si tendre,  
» par elle, garçons, se fait entendre  
» de l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre! »

Et voici qu'en la nue,  
dans le silence qui se fit,  
bondit la voix bourrue  
de Roeland, la commère, de Roeland, le bourdon  
des tisserands et des foulons.

## VI

## CE QUE CHANTAIT CLOCHE ROELAND

Clamant liesse et kermesse, et sacre et massacre,  
Roeland! Roeland!  
Tintant pour les deuils et pour les orgueils,  
pour l'incendie et la folie,  
et l'émeute, et le sac, — mise à feu! mise à sang! —  
Roeland!  
De l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,  
je suis la cloche de Flandre,  
Roeland!

Ma robe est de bronze, ardente, démente;  
mon battant d'argent tintant et sonnant.  
Les gens des métiers m'ont hissée  
au logis aérien d'un beffroi.  
Je suis leur fille à ces drilles  
égrillards et rigoleurs.  
Je dis là-haut leurs joies et leurs pleurs.  
Je suis leur garce. Ma langue,  
sous mon vaisseau qui roule et qui tangué,  
claque strident, claque vibrant,  
son rire énorme entre mes dents.

Barons, qui voulez tout nous prendre,  
je suis le cœur vivant de Flandre ;  
je suis Roeland, la cloche de Gand,  
l'enfant  
des foulons et des tisserands.

C'est que, pour me faire  
l'altière semeuse de leurs colères,  
les tisserands et les foulons  
ont mangé le pain noir de leur misère.  
Sachez que ce sont les serfs souffreteux  
et hâves, mais doux, les chers loqueteux !  
qui dûment m'ont payée,  
rubis sur l'ongle, en besognant  
pendant des mois, pendant des ans.

Leurs Pâques si peu monnayées,  
et Saint-Nicolas, et Noël,  
à rémotis dans l'escarcelle,  
péniblement ont suffi  
au prix  
de Celle qui sonne pour l'ère nouvelle.  
Ah ! chers garçons,  
qui donniez ainsi stuivers et doublons,  
mes gars flamands, comme je vous aime !  
Je veux le clamer par la plaine :  
Chantant vos amours, chantant vos haines,  
s'ébranle et s'émeut  
Roeland, le bourdon glorieux.

Bonnes gens rudes mais tendres  
qui sucez votre lait des mamelles de Flandre,

pour vous dans la tour  
je vibre toujours,  
emmi le vent, emmi l'ouragan.  
Je sonne et résonne,  
pour Ulenspiegel, le cher brigand,  
et pour Nele, et pour Lamme,  
et pour Claes, et Soetkin, sa femme.

D'heure en heure, en ma large chanson  
qu'il parsème d'airs vifs et allègres —  
timbres et trilles — le carillon  
égréne son rire en frissons  
légers. Du campanile  
tintinabulent en quadrilles  
arpèges clairs, timbres et trilles,  
or et cristal du carillon,  
sur le bourdon qui gronde à la ronde,  
par le monde!

Roeland! Roeland!  
Bourdon de haine, bourdon d'amour,  
je sonne la nuit, je sonne le jour.  
Quand mon son s'abat gourde, et lourd, et las,  
c'est glas!

Noël! Noël! c'est fête!  
Mettez vos habits clairs,  
vos cottes de sayette  
et vos toquets de vair.

Roeland! Roeland! à toute volée  
je bats et rebats, je bats encor.  
Ah! bonnes gens, c'est gloire!

Roeland! Roeland! c'est avril aujourd'hui :  
dans le ciel bleu le soleil luit.

Roeland!

Roeland! Roeland!  
Sac et carnage!  
La nuit  
s'embrase et bruit.  
C'est jour factice et rouge  
dans le soudain halo qui bouge  
et lèche murs, pignons et toits.

Roeland!  
C'est fureur populaire,  
c'est hargne et terreur dans Gand.  
Il coule, le sang  
des nobles qu'aux torches  
des bouchers ivres, les bras nus,  
avec des rires fous écorchent.  
Roeland! Roeland!  
Dans Gand, et plus loin,  
c'est émeute,  
c'est jappements aigres de toute une meute  
lâchée aux trouses des lys transis.  
A l'horizon, incendie!  
La blanche Lei est rougie  
et l'Escaut jaune, aux flots amers,  
jusqu'à la mer.

Roeland!  
Gueule béante, mouvante, hurlante,  
terrorisant le ciel assourdi,  
je bats, je rebats, je bats et je tinte,

et mon battant d'argent aguerr  
frappe le bronze, qui tremble et s'éreinte,  
de ma robe géante, aux roides plis.

Clamant liesse et kermesse, et sacre et massacre,  
Roeland! Roeland!  
Tintant pour les deuils, et pour les orgueils,  
pour l'incendie et la folie,  
et l'émeute, et le sac, — mise à feu! mise à sang! —  
Roeland!  
De l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,  
je suis la cloche de Flandre,  
Roeland!

Be

## VII

## FASTES ET LIESSES EN TERRE DE FLANDRE

Ainsi chantait dans la nuée  
Roeland, dont les clameurs,  
selon les nuits plaintives ou terribles,  
contre les pavés d'or du ciel épouvanté  
jetaient les sanglots  
de Gand, et quelquefois, en leurs sursauts de haine,  
à pleins paniers les révoltes humaines!

Ah! Flandre en ce temps-là  
brûlait en or au ciel du monde!  
Sienne, Pise, Florence, Venise elle-même,  
pâlissaient aux lueurs de ce flambeau brandi,  
et lorsqu'elle passait, superbe et sans entraves,  
les deux poings sur les flancs devant l'Humanité,  
on entendait rugir la jeune Liberté.

Roeland disait au loin sa gloire. Splendeur brève.  
L'homme n'était pas mûr pour la beauté du rêve  
et ceux qu'il enivrait ne l'avaient point compris.  
Sous le dragon doré, l'oiseau de bronze, épris

de l'aube qui montait, calme, du fond des âges,  
ivre d'azur, battait de son aile sa cage  
et, voyant le soleil émerger du Levant,  
poussait, le cou tendu, son appel dans le vent.  
Oh! comme elle stridait, sa voix! Joyeuse ou grave,  
elle faisait pâlir de fureur les landgraves,  
mais elle électrisait le peuple des métiers.  
Le Bourguignon rogue et altier  
eût voulu bâillonner cette bouche de bronze.  
Qu'importait à Roeland! Aux sacs et aux assauts,  
cloche, elle ripostait par ses coups de marteau;  
et, pour mieux la garder, se tenaient auprès d'elle  
les ouvriers flamands. Rude rempart fidèle...

70

## VIII

## QUELQU'UN MONTE A LA TOUR

Pourtant, un jour,  
quelqu'un de très hardi s'en fut devers la tour.  
Il leva le front et dit : « Ce bourdon me gêne.  
» Roeland est Alexandre et je suis Diogène :  
» elle jette trop d'ombre en travers du chemin.  
» Je veux dormir. Or ça, compères, dès demain  
» j'entends que ce braillard matinal et austère,  
» ayant dans le ciel bleu le vertige, sur terre  
» aille se retremper à la réalité. »  
Et celui qui parlait ainsi, l'œil irrité,  
c'était Charles le Faux, empereur d'Allemagne.

Le triple globe au poing de l'aïeul Charlemagne,  
il avait traversé sur son genêt  
d'Espagne, et précédant son ost de lansquenets,  
— plus quatre mille reîtres palatins, — la France,  
pour s'en venir, lui, gars flamand,  
dans sa ville natale, impitoyablement,  
tenailler, le front lourd d'une pensée amère,  
à force de poignet, la langue de sa mère.

Roeland se tut soudain.

Alors on vit, plus craintifs que des daims,  
les hoogh-poorters, pieds nus et en chemise,  
venir, la corde au cou, la face humble et soumise,  
embrasser les genoux du Gantois, leur bourreau.

Roeland ne chantait plus derrière ses barreaux.

Sur les gargouilles, sur les guivres,  
saignait la Cloche, éclaboussant  
de rouge la tour grise.

Et le peuple pleurait dans Gand. Et l'on eût dit  
qu'il savait que ce deuil emplirait les taudis  
si sombres d'une nuit encor plus sépulcrale,  
parmi les glas tintés aux cathédrales,  
et les cris d'agonie, et les supplications  
vers les moines féroces de l'Inquisition.

Hélas! Flandre était morte.  
Elle était morte avec la voix d'airain  
qui mordait comme un loup les comtes suzerains  
et martelait le cœur des barons feudataires.

Be

## IX

## CHIMÈRE D'ORIENT

Et le pavé de Gand se troua de cratères,  
et l'on déboulonna Roeland, et l'on jeta  
le bourdon de la tour; et Flandre sanglota;  
et l'on vit tressaillir jusqu'aux lourdes murailles,  
comme si les murs mêmes eussent eu des entrailles,  
et qu'en suppliciant la bancloque Roeland,  
on eût broyé le cœur de la ville de Gand.

Sur les dalles, la Cloche, avec un bruit terrible,  
s'écrasa. Le dragon qui, depuis trois cents ans,  
semblait là-haut garder le seuil de l'étendue,  
gisait déjà sous le beffroi.

Or, les gens des métiers, comme Roeland tombait,  
virent la chimère vaincue  
se roidir brusquement sur ses pattes brisées  
et, tout à coup galvanisée,  
au-devant de Roeland, formidable, bondir,  
pour arrêter sa chute ou sous elle mourir!

Be

## X

## EST-CE QU'ELLE RENAÎTRA ?

Depuis ce jour passèrent  
des siècles. Les marchands de Flandre dépecèrent  
les restes de Roeland. Cinq cents ans aujourd'hui  
ont fui,  
depuis que le bourdon a quitté le réduit  
où sa voix aérienne  
décuplait la rumeur des cités plébéiennes.  
Après tant de sauvages cris,  
quelques morceaux épars du sonneur aguerri  
demeurent, attestant sa trempe magistrale.  
Vous, les gardiens des phares et des tours, et vous,  
les carillonneurs clairs et fous  
qui, sous les cieux pesants de la terre natale,  
bien que d'elle incompris l'aimez d'amour totale :  
vous avez recueilli, dans votre être pieux,  
les débris de la Cloche, âme de vos aïeux.  
Oh! lorsqu'en vous éclate, légitime,  
l'indignation rouge et qui saigne, vraiment,  
sublimes découvreurs de pôles, ô victimes  
éternelles, Roeland renaît; et, par moments,  
il semble qu'on entende, à ses rugissements,  
se mêler le sanglot des Golgothas livides.

Pourtant, pourtant, je vous le dis :  
Le génie est stérile et dérisoire au prix  
d'un enfer, où rien ne console  
les damnés altérés de la Bonne Parole.  
Soyez d'autant meilleurs  
que votre cœur meurtri connût plus de douleurs!  
Poètes,  
il faut qu'à tout comprendre et tout aimer s'entête  
en vous la volonté  
de recréer le monde à force de beauté!

Oh! soyez légion! Assemblez-vous, cohortes,  
enfant à l'infini vos voix mâles et fortes,  
groupe ardent, carré sombre et pourtant frissonnant,  
sur quoi, cheveux épars, du clairon d'or sonnante,  
terrible, la Victoire, à la robe étoilée,  
plane, étendant sur tous son ombre immense — ailée!

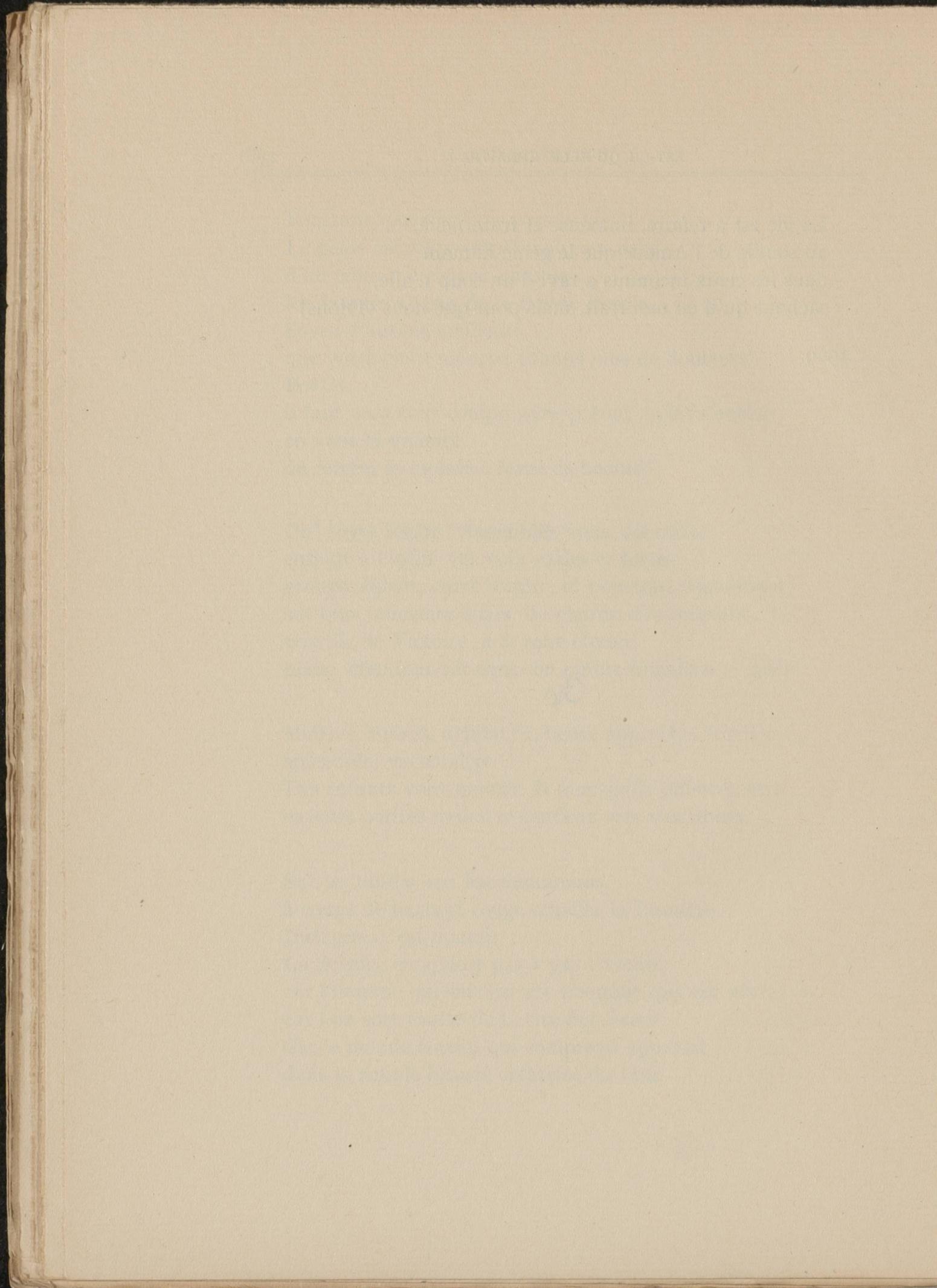
Maîtres, Frères, debout! L'heure approche. Roeland,  
splendide, va renaître.  
Des enfants vont mourir. Il faut qu'ils puissent être  
et leurs petites mains se tendent vers vos fronts.

Sur les taudis, sur les chaumières,  
à coups de battant rouge appelez la Lumière.  
Instruire, c'est nourrir.  
La Science conquiert pas à pas l'avenir.  
car l'homme qui sait lire est l'homme qui sait vivre;  
car l'on sort exalté de la cité des livres;  
Car le monde à celui qui comprend apparaît  
dans la simple beauté créatrice du vrai.

La vie est à refaire, immense et fraternelle,  
au souffle de l'Amour que le génie humain  
dans les cieux inconnus a ravi d'un coup d'aile,  
sachant qu'il en mourrait, mais pour que nous vivions!

1909.

Be



LES SOLEILS D'ANTAN

## RUBENS

Il est le dieu d'un Olympe de talents et de renommées, et ceux-ci, comme des trompettes dans un cortège, annoncent sa venue. Aussitôt qu'on l'a vu, quand l'éblouissement de ses grandes toiles est descendu dans le regard, tout s'efface devant lui; assis sur l'escabeau d'or, il domine l'art flamand tout entier, et il est vraiment au musée comme dans un temple, parmi l'encens et les adorations.

CAMILLE LEMONNIER.

(*La Belgique*, p. 210. — Édition Castaigne, Bruxelles, 1903.)

*A Ivan Lamberty,  
au généreux ami des peintres  
et des poètes.*

## RUBENS

Il est le Jupiter d'un Olympe de peintres  
et trône, ayant au poing ses pinceaux pour éclairs ;  
les dieux sont à ses pieds : Van Dyck, Jordaens, Crayer,  
vêtus de pourpre et d'or sur des sièges d'ivoire ;  
Flandre est à ses côtés, sous les traits de Junon,  
portant avec amour la main à son menton ;  
et, dans le firmament qui s'irise et se moire,  
son art prodigieux jette une arche de gloire,  
aux lueurs d'arc-en-ciel !

Et le voici pourtrait par lui-même. Il est tel.

C'est un noble seigneur, portant avec aisance  
le pourpoint de velours et de satin de France.  
Un manteau noir le vêt, sous le feutre espagnol  
dont la plume d'autruche a des frissons d'envol.  
Il est tout diamants, et fourrures, et soie.  
La joie  
de jouir et de vivre magnifiquement  
rayonne dans sa chair et ses yeux de Flamand.  
Sa bouche est une fleur de sang épanouie.  
Sur le grand col à l'italienne,

la barbe cavalière, aux pointes retroussées,  
mêle ses anneaux bruns aux dentelles froissées,  
et ses cheveux ardents, chauffés de reflets roux,  
s'enlèvent

sous on ne sait quel vent de rêve  
et de passion tout à coup ;  
tandis que, par-dessus deux glands de cordelière,  
se détachant avec sa grâce coutumière  
sur le velours et le satin,  
sa main —  
ongles roses, doigts longs — superbement s'étale.

Le voilà, tel qu'il est à Dresde ou au Prado,  
seul comme un empereur au milieu d'un trumeau ;  
et, le feutre en bataille, et, le poing sur la hanche,  
tel que, dans un musée aux colonnades blanches,  
promenant son regard sur sa cour de rivaux,  
on pense à Charlemagne entre les grands vassaux.

Sous l'arc-en-ciel qui jette sur lui son plein cintre,  
Rubens est Jupiter dans l'Olympe des peintres.

Signor d'Anvers, ambassadeur,  
humaniste, architecte, peut-être sculpteur,  
sa maison, il l'avait lui-même dessinée.  
De tableaux de Brauwer et de Breughel ornée,  
il y vécut son idéal flamand  
près d'Isabelle Brants ou d'Hélène Fourment.

Aux sons des violes et des flûtes,  
des cortèges dansants — nains qui jouent et qui luttent —  
sur les pas trébuchants des pages  
portant les traînes à ramages, —

balancements de parasols  
et de rouges plumails aux feutres espagnols —  
le jour  
en traversaient la grande cour,  
où l'on voyait sur des balustres  
un paon  
faire la roue et, chatoyant,  
marcher à petits pas sous sa queue ocellée.  
Des atlantes portaient les consoles sculptées.  
Pluie en cristal dans le granit,  
l'eau qui jaillit  
d'un murmure charmait l'ombre des colonnades.  
C'étaient des dieux de jade;  
des bouddhas de bronze ou d'argent;  
des cassettes en bois de santal ou d'ébène;  
c'étaient des camaïeux  
montrant le profil pur des héros et des dieux;  
des torses que tira du marbre pentélique  
sous le soleil divin d'Hellas  
Phidias;  
et puis des tapis écarlates  
que des navigateurs portugais sur l'Euphrate  
achetèrent à des Persans.  
Ce décor exaltait un artiste puissant.  
Il le voulait toujours sous ses yeux visionnaires  
pour lui susciter l'âme et la beauté des ères.  
Oh! les plats d'argent ou d'étain  
où s'écroulaient en piles  
rixdalers et génovines!  
Oh! les pourpres sur l'escalier  
par lequel descendaient les rois dans l'atelier

et les nobles infantes  
qu'un nègre aux blanches dents du parasol évente!

C'est dans cette splendeur que Rubens travaillait.

Et le voici campé : ses gants au chevalet,  
il a de son manteau couvert une cathèdre.  
Son grand feutre est jeté sur un meuble de cèdre.  
Des seigneurs en brocart, des dames en velours,  
près de la cheminée échangent leurs discours.  
Tout est musique et chants. Sur l'escalier mobile,  
un élève, Van Dyck, prépare les fonds d'huile  
d'une composition, où déjà s'entrevoit  
courbé sur l'Enfant-Dieu le profil des trois rois.  
Et redondantes, et maflues,  
près d'un nègre riant, des Anversoises nues  
soupèsent à deux mains  
les grappes lourdes de leurs seins —  
en groupe,  
larges luisants de satin sur les croupes,  
lascives, et bombant  
ainsi qu'un bouclier de chair lisse leur ventre,  
où se tordent en feux  
les frisons d'or de leurs cheveux!

Sous l'arc-en-ciel qui jette sur lui son plein cintre,  
Rubens est Jupiter dans l'Olympe des peintres.

Et c'était au sortir  
des jours sombres, où les martyrs  
de Flandre  
engraissaient les sillons de l'Yser à la Dendre.

Avec les palmes de la paix  
dans les canons de leurs mousquets,  
le sang des roses à leur bouche,  
Jésuites en avant, les Espagnols farouches  
avaient repris  
les dix provinces du pays  
où, sans miséricorde,  
le duc d'Albe au pillage avait conduit ses hordes.  
Toute la vie était en fleurs.  
L'ivresse de renaître avait séché les pleurs  
de Flandre. Avec les thyrses, les cymbales,  
secouant à son front les roses triomphales,  
l'espoir, les seins gonflés, suivait aux vignes d'or  
Bacchus menant le chœur trébuchant des Ménades.  
Après les deuils passants c'étaient les cavalcades :  
toute la pompe, en grand arroi,  
— archers replets, syndics et rois,  
empanachés de blanches plumes ;  
étendards déployés, colliers d'or qui s'allument —  
des gildes et des grands serments,  
suivant en procession la châsse du Saint-Sang.  
Naumachies et sacres  
devant la pourpre en feu des cardinaux-diacres,  
et la Joyeuse Entrée  
carillonnée,  
bourdon grondant, des archiducs !

C'était la Renaissance.  
Après l'Italie et la France,  
Flandre, comme un gisant  
sur son cénotaphe étendue,  
en gothique suaire l'avait attendue.

Oh! les revanches de la chair  
contre le Dogme et ses enfers,  
contre les os que l'on entasse  
avec des clous rouillés dans l'or ouvré des châsses!  
D'un jet,  
rebelle et rouge s'insurgeait  
la Vie,  
par l'art panthéistique en ses œuvres brandie!

Sous l'arc-en-ciel qui, sur son front,  
arc-boute en gloire son plein cintre,  
Rubens est Jupiter dans l'Olympe des peintres.

Son art est un brasier qui ne s'est pas éteint.  
Trombes et météores;  
deuils des couchants, fraîcheurs d'aurores;  
astres tombants; et puis, là-haut,  
volcans en or sur les cimes du Beau;  
zigzags de foudre en des nuages,  
et la vie en bataille, et la vie en orages!  
Buissons ardents de jambes et de bras  
aux golgothas;  
braise fumante des supplices;  
chiens dévorants qui s'assouvissent  
avec la langue des martyrs;  
et puis, debout,  
le corps adolescent des Saint-Sébastien roux,  
sous la morsure ardente  
du dard qui tremble encor dans leur chair pantelante;  
et puis aussi,  
vivants et fous, les cris

heurtant les ciels funèbres ;  
et puis encore les ténèbres  
de la mort de Jésus entre les deux larrons.

Rubens est Jupiter dans l'Olympe des peintres !

Son œuvre est-il assez païen !  
Comme Michel-Ange ou Titien,  
il a la vision héroïque d'un monde  
où passent, enlacés, faunes bruns, nymphes blondes.  
Et le voici dans ses tableaux :  
Manteau rouge du Christ sur la barque de pêche ;  
centurions et bourreaux  
dont il croqua le type aux rives de l'Escaut ;  
doyens, syndics, pilotes ;  
gens des métiers, gens de la flotte ;  
maures cuivrés, nègres naïfs ;  
et, sous leur chape d'or, les évêques pensifs.

Toute l'humaine faune,  
il la prend et la roule en des étoffes jaunes,  
rouges ou grises ; et, s'il faut  
la voir surgir sans oripeaux,  
il la dépouille,  
et, nudité que rien ne souille,  
en fait un astre rayonnant !  
Oh ! les bouquets nacrés de ses petits enfants !  
Des paradis d'or qui s'écroulent,  
ils roulent  
en grappes roses, et vermeils  
rebondissent dans le soleil !  
Voici le groupe clair des vierges et des femmes :  
cheveux en soie ardente et pommettes en flamme ;

robes d'azur, de scabieuse ou de lin ;  
doigts qui s'allongent sous le sein ;  
yeux mordorés et fronts candides,  
et les fossettes, où les ris  
au coin des lèvres font leur nid ;  
voici les cupidons narquois  
décochant à Vulcain les dards de leur carquois,  
tandis qu'il se rengorge  
et, bouche ronde, attise le feu de la forge.

Rubens —

casques de bronze qui scintillent,  
rutillements de pierreries,  
de haut en bas, de bas en haut,  
dans ses tableaux,  
vivants brocarts, chaudes fourrures  
et les cuirasses d'or aux fières ciselures! —

Il peignait à grands coups,  
si sûrement qu'à deux genoux  
l'on se mettrait devant l'esquisse  
de sainte Ursule en son supplice!  
Oh! le toquet à plumail blanc  
que sur ses cheveux d'or porte Hélène Fourment!  
Sans rien qui pose ou déconcerte,  
cerveau bouillant et main experte,  
emportements qu'un métier froid  
dirige  
dans les fureurs et les vertiges  
vers les sommets de l'idéal  
occidental :  
Tel est, sous l'arc-en-ciel qui se courbe en plein cintre,  
Rubens, le Jupiter dans l'Olympe des peintres.

Nul ne l'avait prévu dans son siècle en retard.  
Il apparaît l'enfant inspiré du hasard,  
et Mabuse, et Coxie, et Floris, et son maître,  
le bizarre Van Noort, ne semblaient point promettre  
l'apparition de ce titan  
qui, comme Jean Van Eyck, magnifia son rêve  
en lui donnant pour sève  
le Sang rouge des Flamands!  
La vie? Il l'aimait même en ses dégorgements  
à gros bouillons rouges de carotides.  
Cavale en rut, elle trépide  
sous ses poings clairs et ses talons,  
crinière au vent, vers l'horizon!  
Il la faisait comme un Pégase  
bondir en galops fous vers les loins qui s'embrasent  
et les olympes radieux  
où trônent dans l'encens les héros et les dieux.  
Elle était sa proie et sa chose,  
et la mort qui l'achève est une apothéose  
en guirlandes de chérubins!

Oh! son art en exemple  
à tout jamais dans notre temple!  
Il a conduit Flandre si haut  
que nul ne la dépasse aux firmaments du Beau.  
En haine du Dogme et des rites  
poussés sur le fumier de son siècle hypocrite,  
il a créé  
une nouvelle humanité,  
vous le savez comment violente et païenne,  
sous les chasubles d'or des processions chrétiennes.

Et c'est pourquoi  
en mes yeux fauves je te vois,  
Rubens, beau centurion, qui gravit au calvaire  
auréolaire,  
du bâton de commandement  
me découvrir le ciel flamand  
où brûle en or la future Lumière!

Flandre est à ses côtés, sous les traits de Junon,  
portant avec amour la main à son menton :  
Car, sous une arche d'or dont s'embrase le cintre,  
Rubens est Jupiter dans l'Olympe des peintres!

1916.

20

## GAND

*A. Louis Govers.*

Sous ses trois tours brandies  
comme des poings d'audace et d'énergie,  
Gand est toujours debout  
et bout  
dans les pierres qui la cuirassent.  
Elle est gardienne de la race  
malgré les deuils et les affronts,  
et, sous le joug, lève le front  
comme autrefois, quand tenait la campagne,  
en Flandre, Charles-Quint, empereur d'Allemagne.

Ville sombre des tisserands,  
Gand,  
cité de haine et de révoltes  
qui engrangeait amplement les récoltes  
des keures et des libertés  
sur les princes conquises  
à coup de ruse belle et d'âpre vaillantise;  
brasier fumeux où bouillonnaient  
les males fièvres qu'y jetait  
ton peuple blême,  
mais exultant et cordial, — je t'aime!  
Mon cœur sauvage est dans tes murs  
de granit dur

ainsi qu'en un corset qui le garde et le cambre.  
Je crois entendre  
le flux et le reflux rythmiques de mon sang  
bondir tumultueusement  
dans tes métiers qui tissent  
le lin futur de la Justice  
et le linceul où l'on déposera  
tes maîtres abhorrés quand on en sera las.

Oh! la Lys lente et grasse  
qui sous tes arches d'or depuis des siècles passe  
avant de s'accoupler ferveusement à l'Éscaut!  
C'est dans ton cœur, ô Gand, que s'unissent leurs eaux  
et se célèbrent  
les noces claires de leurs fièvres.  
Tu es leur église et leur lit,  
l'alcôve ardente où les génies  
de Mère-Flandre s'apparient  
afin de refléter, en un même miroir,  
avant de les porter au monde — nos espoirs.  
Plus qu'aucune cité flamande tu m'es chère.  
Tu es le symbole brandi  
de la résurrection rouge du plat-pays.  
Anvers vit par Rubens et par la Renaissance;  
Bruge est la mort divine en manteau de silence;  
mais toi,  
c'est la plèbe contre les rois;  
c'est l'insurrection flamande  
sur le Marché du Vendredi;  
c'est la Commune rouge,  
qui bouge!

Et c'est pourquoi,  
chaque fois que je pense à tes audaces, vibre  
filialement mon âme libre.  
Tu vis au fond de mes espoirs  
ainsi qu'à Saint-Bavon rayonne un ostensor.  
Sous tes trois tours qui virent naître —  
masque puissant et large cœur —  
Jacque Artevelde, le Brasseur,  
ô Gand, je voudrais être —  
ayant œuvré pour tous et tout aimé — le mort  
qui près des vieux lutteurs de la Commune dort.

Alors, au-dessus de ma tombe,  
s'ourdiront les rumeurs de ta force qui gronde  
et d'heure en heure les chansons  
du carillon.  
Sur mes os s'épandront les bondissants tonnerres  
de ma Clocke Roeland, le bourdon libertaire,  
ouragan de clameurs  
ameutant les métiers contre les grands seigneurs.  
Du fond de mes ténèbres,  
Roeland, Roeland, je t'entendrai  
parler à Gand, et mes vertèbres  
tressailleront, et je serai,  
malgré la mort, celui qui mêle  
aux hymnes subversives des aubes nouvelles,  
où se forgeront sans répit  
des armes pour frapper les dogmes décrépits,  
du sol où elle est enterrée,  
vivante encore — sa Pensée!

1917.



## LE DRAGON D'OR SUR LA NUE

*A Émile Verhaeren.*

Lorsqu'ils eurent construit les tours  
et ceinturé de murs les bourgs  
où la bancloque, à perdre haleine,  
forgeait les volontés aux tocsins de ses haines ;  
lorsqu'ils furent sous leurs beffrois  
leurs propres rois,  
ne pouvant le hisser sur la flèche carrée  
de Saint-Bavon, l'église consacrée,  
les communiens de Gand allèrent  
au pinacle ajouré du beffroi communal  
planter en palladium le monstre oriental  
et légendaire  
qu'au cours d'une croisade le comte Thierry  
pour eux avait conquis.

Dressé debout, on le voyait  
à l'espalier mouvant des nues  
mordre des grappes d'astres d'or.  
Dragon, tarasque ou guivre,  
tout flamboyant d'éclairs de cuivre,  
il vendangeait la vigne en feu du firmament.  
Le laboureur et le marchand,

le marin sur sa nef aventureuse et frêle,  
à voir à l'horizon, comme un soleil, ses ailes,  
disaient : « Escout flamand  
et la Lys blonde et les trois tours de Gand ! »  
Dragon, tu semblais être,  
des quatre coins du plat-pays,  
le symbole d'audace et de fierté brandi  
qui ralliait à Gand l'ardeur de nos ancêtres !

Oh ! les émeutes de la plèbe,  
quand les Flamands, bras nus, dans leurs pressoirs  
foulaient les raisins de la chair  
et se soûlaient du vin de leurs victoires !  
Vers les valets du Lys Flandre crachait sa braise.  
Voici debout  
Gand exultant en ses cris fous,  
chassant du sol flamand la canaille française.  
Harop ! les léliaerts félons !  
Les serpents clairs de l'incendie  
s'enroulaient autour du dragon  
dansant en or sur l'horizon !  
Et sur les quais et sur les places,  
criant massacre vers l'espace,  
les gens des métiers insurgés  
pour l'admirer levaient le nez :  
En sa force impulsive,  
dévastant les jardins de l'art et de la vie,  
il se cabrait avec un tel élan  
qu'on aurait dit qu'entre ses dents  
il allait à la course  
broyer le clair poitrail  
des hippogriffes d'or qui traînent la Grande Ourse !

Ton Art est ce dragon de la croisade,  
Verhaeren, et tu l'as dûment planté  
sur la plus haute tour de la cité :  
En ses bonds vers le ciel notre idéal s'exalte.  
Pour le conquérir autrefois  
tu fis à ton manteau coudre la rouge croix  
des fiers barons, suivant leurs christophores  
vers les blancs minarets des rives du Bosphore.

Et maintenant, pour à jamais,  
resplendit au sommet  
de Flandre, ta patrie,  
Verhaeren, le dragon en or de ton génie!

1909.

70

## LA NEF AUX ÉTOILES

En des temps où la soi-disant littérature française de Belgique se distinguait par une platitude et une indigence chroniques, presque incurables, Camille Lemonnier apparut comme un Hercule purifiant nos écuries d'Augias, ou plutôt comme un Apollonide dont l'ardeur artistique devait finir par dessécher et féconder les cloaques de notre Bétie littéraire.

GEORGES ECKHOUD.

*(Éloge funèbre de Camille Lemonnier, au cimetière d'Ixelles.)*

Nul mieux que nous, je vous le jure, Maître,  
de ceux que vous avez vus naître  
à l'ombre de votre œuvre énorme et triomphant,  
ne sait avec quelle ferveur vous aiment,  
avec quels transports inouïs vraiment  
tous vos enfants,  
oh! ceux du moins en qui vous survivrez quand même,  
portent au cœur votre art suprême  
et votre nom, si doux, et votre accueil, si clair!

Argonaute viril, pour une Colchide lointaine  
un blanc matin de gel vous fendîtes les mers.

Dans la forêt vierge natale,  
à coups de hache, de ciseau,  
vous aviez façonné, en ses courbes brutales,  
la nef  
qui vous portait vers les étoiles.  
Vous étiez le premier à déployer la voile.  
Nul avant vous n'avait encor  
osé quitter la rade et s'éloigner du port.  
Oh! la superbe et folle et splendide équipée!  
Corsaire s'exaltant de faste et d'épopée,  
vous alliez droit vers le Levant;  
et l'embrun âcre et la vague bourrue  
bandaient en vain leur force accrue  
pour barrer le chemin à vos libres élans!

Qui donc vous salua lorsque, sur les eaux plates  
du chenal qui menait au large illimité,  
vous avez levé l'ancre et dans l'air agité  
l'étendard d'or semé de dragons écarlates?  
Personne. Et vous partiez, à votre œuvre obstiné,  
blanc chevalier debout sur votre caravelle,  
prêt aux combats pour quoi vous êtes né,  
cueillir les floraisons de la beauté nouvelle.

Des lustres s'écoulèrent.  
Pour ceux de la tribu,  
éloigné du terroir déjà vous n'étiez déjà plus :  
Moins totale est la mort que leur indifférence!  
Quand, par un soir, soudain  
on vit surgir dans le lointain  
votre Voile,

si large, et haute, et droite, en son orgueil voulu,  
qu'elle semblait cacher dans le ciel les étoiles!

Poitrail en or, fendant la mer,  
la Nef venait, en des éclairs,  
treille mouvante  
d'astres en feu, de haut en bas,  
aux ceps brandis de tous ses mâts!  
Oh! la folie énorme et stupéfaite  
qui nomma le navire aux splendides conquêtes  
éparpillant dans l'air, sous sa barre pesante,  
des émeraudes et des diamants!  
Il arrivait des continents lointains.  
Oui, sous la frise d'or d'un soir d'apothéose,  
Maître, vous reveniez à notre blond Escaut,  
las d'avoir vu surgir trop de soleils nouveaux  
et d'avoir parcouru le dédale des choses.

Oh! ceux de la Tribu avaient pu accueillir  
votre départ d'antan avec ingratitude,  
mais le soir du retour, Maître, tous les désirs  
montaient vers votre force généreuse et rude  
en procession,  
avec les croix et les bannières  
et le délire et les acclamations  
d'un peuple qui s'éveille à la lumière!

Maître!

Vous avez pour nous tous, amants de votre gloire  
qui renaîtra plus belle encore de l'oubli,  
exalté la grandeur de Wallonie et Flandre,

non locale et stérile en de pauvres chemins,  
mais se renouvelant aux grands courants humains.  
Les fruits dorés des Hespérides  
pour nous vous les avez gaulés  
dans les vergers de l'Art, et, de leur sève avides,  
nos appétits se sont amplement régales.

Nous sommes quelques-uns au banquet de votre œuvre  
à qui votre vin pur monte encore au cerveau :  
Ces écoliers sont fiers de proclamer leur maître,  
songeant à l'art flamand, robuste et vigoureux,  
qui n'avait pas besoin de renier pour être,  
ni d'exister au prix d'un massacre de dieux.

Et je songe à tous ceux qui sont de votre race :  
Nouveaux conquistadors qui suivirent vos traces,  
Maître, ils ont élargi votre premier sentier,  
et par eux désormais s'enfonce au cœur du monde  
un chemin de ferveur et de pitié profonde  
par où — cette heure est proche ! — iront, nouant leurs mains,  
les peuples de la terre aux paradis humains.

Mais ils n'ont pas trahi le respect qu'ils vous doivent  
et le plus grand de tous, Verhaeren, nous l'a dit :  
Vous restez le premier, et le Maître, et le Père,  
qu'escortent ses enfants,  
et dont on vient baiser,  
avant de s'en aller batailler pour sa gloire, —  
comme les communiens épiques d'autrefois  
au moment de saisir à la gorge les rois  
à leur bouche portaient de la glèbe natale, —  
Maître, les bonnes mains, si douces, si totales !

1908.

Be

## NOTRE-DAME DU SILENCE

*A M. Maurice Berger.*

Dans les brumes de la Flandre,  
non loin de la mer du Nord,  
il est une ville étrange  
qu'en robe de brocart d'or,  
ouvrant leurs ailes de neige,  
près d'un lac dormant, protègent  
des anges agenouillés.

Des princesses de légende  
y dorment sous le hennin,  
un lys entre leurs mains jointes,  
pâles d'un amour divin.  
Le clair de lune lui tisse  
un suaire de rayons,  
sous lequel des cygnes glissent  
et pleurent des carillons.

Comme une autre elle a ses places  
et ses murs qui la cuirassent ;  
ses canaux, où les vieux toits

mirent leur face angulaire  
et font trembler les lumières  
de leurs lucarnes de bois ;  
elle a ses ponts et ses rues,  
et même elle a, dans la nue,  
se dressant contre les rois,  
sombre tour du moyen âge,  
sous sa coiffe de nuages,  
la masse de son beffroi.

A cause des toits qui fument,  
de ses vitraux qui s'allument  
en guirlandes, semble-t-il,  
parfois on se l'imagine,  
sous son blanc manteau d'hermine  
et sa guimpe de grésil,  
vivante ainsi que naguère,  
quand Charles le Téméraire  
et son ost de Bourguignons  
passaient sous ses noirs pignons.

On croit qu'elle ressuscite  
en des cortèges de preux,  
et que ses métiers s'agitent  
en buissons tumultueux.  
On pense aux rouges angoisses  
de ces matines brugeoises,  
où Breydel et De Coninck  
contre les poorters serviles  
marchaient avec les sept mille  
au cri de : « Schilde ende vriendt ! »

On se figure voir luire  
aux échoppes de ses quais  
les ostensoirs et les buires  
par ses orfèvres ouvrés ;  
et qu'à travers une vitre  
on va voir un primitif  
pour les abbés du chapitre  
peindre un retable naïf.

Mais il n'est près de ses portes,  
comme au chevet d'une morte,  
que ses anges chevaliers,  
en armure d'espérance,  
avec le lys du silence  
et l'anneau, mystiquement.

Ils ont une ferronnière  
au milieu de leur front pur ;  
leur chevelure est lumière  
et leur regard est azur.  
Croisant les mains sur leur gorge,  
ils cantonnent à genoux  
les absides et les porches  
qu'ils défendent contre nous.

Car la ville est endormie,  
depuis quelle éternité ?  
dans sa robe ensevelie  
auprès d'un lac enchanté.

L'herbe croît entre ses dalles  
et l'on ne voit plus d'oiseaux  
voler de ses cathédrales  
sur les fleurs de ses canaux.

Cette ville, cette tombe,  
non loin de la mer du Nord,  
c'est Bruges où doucement tombe  
la poussière de la mort.  
En manteau de crépuscule,  
les yeux clos, elle sourit,  
blanche et frêle Sainte-Ursule,  
dans sa châte de murs gris.

Que je conte son histoire,  
comme un ménestrel jadis  
dans un steen eût dit la gloire  
de Renaud ou d'Amadis!  
C'est une légende blanche  
où, le long des murs hagards,  
on voit des cygnes qui penchent  
leur col sur des nénuphars.

Autrefois Bruges fut reine,  
et des rois, l'aimant d'amour,  
chaussant souliers à poulaine  
venaient lui faire la cour.  
Ils venaient, sous mille voiles,  
par le Zwyn tout scintillant,  
lui faire don des étoiles  
qui brillent au firmament.

Mais une fée importune  
vint au soir de son bonheur,  
jalouse de sa fortune,  
poser la main sur son cœur.  
Elle s'endormit, très belle ;  
un mur de songe l'enclôt,  
et des ronces autour d'elle  
s'élevèrent aussitôt.

On ne sait dans quelle salle  
de son palais enchanté  
sommeille cette âme pâle  
étendue en sa beauté.  
Est-ce au fond de Saint-Basile,  
sous les nefs de Saint-Sauveur,  
au Franc, à l'Hôtel de ville,  
ou dans l'ombre du Quai Vert?

Sous la garde de ses anges,  
auprès de son lac dormant,  
dans le clair de lune étrange,  
la Dame du Songe attend.  
Elle attend qu'en sa nacelle  
que traînent des cygnes blancs,  
pour la délivrer vers elle  
vienne le Prince Charmant.

Car il doit venir le prince,  
sous l'armure frêle et mince,  
tel que les Saint-Georges peints  
sur les volets de tryptiques  
par les vieux peintres mystiques  
de l'école de Memling.

Candide et auréolaire,  
le long du Quai du Rosaire,  
le beau Saint-Georges qui doit  
passer un soir sous la porte  
pour mettre à Bruges-la-Morte  
l'anneau qui libère au doigt!

1917.

20

## LES ROUTES DE LA FLANDRE

*A Raoul Ruttiens.*

Vers où s'en vont, le savez-vous,  
les routes?  
Flamands de Flandre, savez-vous  
vers où s'en vont les routes de chez nous,  
les routes hier encor en écheveaux de doutes,  
là-bas,  
toutes les routes que l'on voit,  
en circuits lents, en longs méandres,  
à travers le pays de Flandre?

Autour des presbytères  
que précède un jardin orné de dahlias,  
où les curés, à menus pas,  
lisent leur bréviaire,  
depuis l'espalier lourd jusqu'au cadran solaire;  
le long des chaumes engourdis  
dans la torpeur caniculaire de midi,  
et puis, plus loin, entre les hêtres,  
les routes blanches s'enchevêtrent  
pour s'en aller, on ne sait pas  
vers quels loins imprévus et subversifs, là-bas!

Les routes séculaires,  
les routes claires où marchèrent  
bardés de fer, bardés d'espoir,  
nos pères,  
les tisserands blêmes et noirs,  
nos pères libres en cohortes  
de communiers contre les hordes  
du Bourguignon, de l'Espagnol,  
nos pères têtus et farouches  
qui portaient de la terre de Flandre à leur bouche.

Flamands de Flandre, savez-vous  
où vont les routes de chez nous?

Elles unissent nos bourgades,  
de la mer vaste au vaste Escaut.  
Elles sont des colliers enrichis de bijoux,  
de vivantes guirlandes  
courant sur le drap d'or de la terre flamande.

Sous les mâchicoulis  
des tours et des remparts, les routes du pays,  
festons déambulants, depuis des ans relie  
les négoce actifs et les subtils génies  
de nos cités :  
Anvers-la-Magnifique,  
et Gand, et Ypre, et Bruges, et Louvain,  
afin  
qu'en faisceau Flandre encor puisse ordonner ses gloires  
et passer, les poings hauts,  
comme au temps de Breydel près du sphynx de l'Histoire.

Flamands de Flandre, savez-vous  
vers quels levants proches et doux  
les routes se déroulent?

Escaladez les vieux beffrois  
d'où, d'heure en heure, sur les toits —  
timbres et trilles  
et frissons d'or qui s'éparpillent —  
ruissellent les chansons  
du carillon.

Penchez-vous au-dessus  
des bourdons tressaillants par les brises battus  
et, du sein des nuées,  
d'un peuple tournoyant de corbeaux sinuées,  
Flamands de Flandre, vous verrez  
au loin des plaines rayonner  
l'ardent vouloir en tentacules  
des routes, devant qui les horizons reculent.

Les routes claires où nos pères,  
armés de quelle foi!  
dites, Flamands, contre les rois  
sous leur lion griffu marchèrent  
et tombèrent!

Routes de fer et routes d'eau,  
entre la mer grande et l'Escaut,  
les jeunes et les vieilles,  
celles qui sous les saules de la Lys sommeillent,  
et les ardentes où, soudain,  
passent en trombe d'or et de vapeur, les trains.

Longeant la borne de l'auberge  
et la blanche maison du passeur sur la berge,  
sous l'arche en bois des ponts  
et sur les digues, elles vont,  
les routes claires de la Flandre,  
toujours plus loin dans leurs méandres,  
vers l'Avenir  
où bout dans ses creusets le Meilleur Devenir.  
Par-delà les frontières strictes  
où sont parqués les peuples, elles s'illimitent  
jusqu'aux treilles d'espoir que gonfle le soleil  
et que dévasteront demain nos poings vermeils.  
Les routes flamandes s'obstinent,  
par-delà les concepts vétustes et minimes,  
à déboucher sur l'Océan  
tumultueux de la Pensée,  
afin que, par elles, le vent  
du Large arrive au sol flamand,  
et qu'ouvrant leurs deux mains suppliantes s'enivrent  
d'amour total et de savoir  
nos enfants éblouis par la splendeur de vivre.

Flamands de Flandre, savez-vous  
où vont les routes de chez nous?

1916.



LES ORAGES PASSANTS

LES ORAGES PASSANTS

## AUBADE POUR ROMMELPOTTEN ET FIFRES

Battez, les tambours, de dirre dom deyne,  
fifres, sonnez, de dirre dom dom!

Avant que Charlemagne,  
des Avars vainqueur,  
de la Grande Allemagne  
fût le grand empereur;

avant qu'un homme libre  
sur la Sprée ou l'Oder  
eût une âme qui vibre  
sous un corset de fer.

Battez, les tambours, de dirre dom deyne,  
fifres, sonnez, de dirre dom dom!

Il était une terre,  
dont le Romain a dit  
qu'elle était la plus fière  
qu'en Occident l'on vit.

Ronflez sous les baguettes,  
peaux d'ânes des tambours;  
fifres et clarinettes,  
sonnez au pied des tours :

Cette terre est la Flandre  
où dorment nos aïeux,  
où sera notre cendre  
quand s'éteindront nos yeux.

Battez, les tambours, de dirre dom deyne,  
fifres, sonnez, de dirre dom dom !

Quand le Germain servile  
sous le fouet se traînait,  
Van Eyck peignait à l'huile  
et Ruysbroeck méditait.

Rubens et son école  
valent sans doute bien  
le Saxon barbacole,  
le Prussien hégélien.

De sang la Flandre est pure,  
pour régner elle n'a  
pas choisi pour monture  
le cheval d'Attila.

Elle a conquis l'Olympe  
en chevauchant encor  
Pégase qui regimbe  
sous sa crinière d'or !

Battez, les tambours, de dirre dom deyne,  
fifres, sonnez, de dirre dom dom!

Rommelpotten et fifres,  
en l'honneur des enfants  
des héros et des piffres,  
battez, sonnez aux champs!

Car leur terre est la Flandre  
où dorment nos aïeux,  
où sera notre cendre  
quand s'éteindront nos yeux.

Battez, les tambours, de dirre dom deyne,  
fifres, sonnez, de dirre dom dom!

1915.

70

## UN CRI VIVANT, TOUJOURS LE MÊME!

*A mon ami Paul Temmerman.*

Flandre!

Terre sacrée des aïeux  
sur ma bouche et dans mes yeux  
comme à Groningue sur les lèvres  
des communiens  
de Guillaume de Juliers!

Flandre!

Creuset de force et de splendeurs  
où mes aïeux versaient leurs pleurs  
avec leur sang, avec leurs rages,  
pour les ressusciter en de nouveaux orages  
et tout à coup faire surgir,  
brasier d'audace, l'Avenir!

Flandre!

Rumeurs des tours et des pignons  
contre l'ost des ducs bourguignons;  
carillons et fanfares,  
et la lueur là-bas tournoyante des phares,  
comme des yeux sur l'horizon!

Flandre!

Tes clochers dévastés et las  
ne peuvent plus que chuchoter leurs glas

pour ceux qui vont mourir  
de t'avoir mieux aimée en te voyant souffrir.  
Mère, ô Mère-Flandre!  
Sol où naquit à la clarté  
de l'Occident la Liberté,  
si frêle,  
que les beffrois la couvaient de leur aile  
et qu'au pied des perrons,  
le soir, pour la garder, se couchaient les foulons!  
Glèbe sauvage,  
avec tes bourgs et tes villages  
en guirlandes sur les lointains;  
avec ton sol où nos milices  
contre les fiers barons de France entraient en lice,  
du fond de mon cœur est jailli  
ce cri,  
comme un jet de mon sang violent et hardi :  
Grande parmi les grandes,  
malgré les loques allemandes  
qui jusqu'à quand  
souillent de l'aigle noir le noir lion de Gand.  
Flandre!  
De l'Yser à la Lys, de l'Escaut à la Dendre,  
avec tes houles de moissons  
sous tes nuages vagabonds,  
je t'aime,  
dans la dévastation que tu subis, quand même,  
d'un amour si total, si violemment fou,  
que je me jette à deux genoux  
et que je baise  
ta glèbe qui saigna de mes lèvres de braise!

Oh! jusqu'au moment attendu  
du renouveau qui nous est dû,  
l'ardeur qui bout en nous de haine et de justice  
marche vers les champs de supplice.  
Seigneur, nos bras sont cassés d'implorer,  
nos lèvres mortes de crier  
l'horreur vivante  
que dresse en nous, hagarde et rouge, l'épouvante.  
Nos hôtels de ville, pareils  
à des rois couronnés debout dans le soleil,  
sont balafrés de plaies,  
du haut en bas des flèches dentelées.  
Nos beffrois, ils les ont jetés  
par terre; ils ont déchiqueté  
de balles  
les ogives des cathédrales.  
Ne chantent plus sur les cieux blonds  
les frissons clairs des carillons.  
Toutes les voix de la Flandre sont mortes.  
Oh! lorsque les cohortes  
ébranlent en passant la peur blême du soir,  
les jaquemarts,  
figés d'un coup de foudre en leur vertige immense,  
sont de la haine et du silence.

Las! les mouettes qui venaient  
avec leurs cris joyeux tournoyer au chevet  
de Saint-Martin d'Ypre et des Halles  
que nous ne verrons plus, bellement colossales,  
rallier nos ferveurs près de la mer du Nord,  
ne quittent plus l'abri des neiges et des fjords.  
Depuis quatre ans nos yeux brûlés de rage pleurent.  
Sont éventrés les coffres où dormaient les keures  
de notre droit,  
une à une arrachées aux ducs et aux rois!  
La mort saccage  
marchés, et cours, et béguinages.  
Notre Flandre d'orgueil  
est une morte en son cercueil,  
vers qui s'en vont, expiatoires,  
des processions de croix le long des routes noires.

Be

O vous, les peuples restrictifs,  
qui viendrez à votre heure dénombrer les ifs  
sur les chemins qui mènent  
au Golgotha, où notre haine  
crucifiée exhale encor  
son cri de mort!  
O vous qui nous passez par pitié sur les lèvres  
le fiel des mots et leur vinaigre,  
faux bonshommes, connaissez-vous,  
debout  
sur la croix où se cloue  
son geste entre les deux larrons qui le bafouent,  
un Christ plus fièrement humain  
que ce pays  
qui ne se vendit point et qui n'a point trahi?  
Hypocrites Ponce-Pilates,  
vous vous lavez les mains de vin et d'aromates :  
C'est pour sauver l'honneur des hommes cependant  
que notre chemin d'or fut un chemin de sang.  
O mes villes, ils se sont tus  
ceux pour qui, le quatre août, votre cœur a battu  
fermement avant d'être  
en dérision aux reîtres.  
Ils ont eu peur, ils ont eu peur,  
avec leurs bras chargés de fleurs,

les neutres,  
jusqu'au vomissement mercantiles et pleutres;  
les neutres, qui savaient que les Flamands souffraient  
pour que le sceau des princes, au bas des décrets  
et des traités, fût à travers les millénaires  
fidèle comme un lierre!  
A coups d'éloges et de dons  
ils n'achèteront pas, les neutres, leur pardon, —  
du moins de ceux qui pensent  
que tout peut s'acheter, sauf l'honneur d'un Flamand!  
Marchands,  
que ceci reste écrit en ces vers à jamais :  
Je vous exécère et je vous hais,  
où que vous trafiquiez, en Hollande ou en Grèce;  
et vous, les Roumains avisés  
au plus offrant prostitués;  
tous les serviles et les fourbes  
qui comme des cochons s'engraissent et s'embourbent,  
quand les Flamands meurent debout  
après avoir creusé de leur bêche leur trou!

۷۰

Vivace en nous, quand même, et toujours, l'espérance!

Vous tous, vous tous, vous saurez quelle foi  
avec les ongles de nos doigts  
s'incruste,  
malgré la peur de succomber, dans notre buste!  
Vous saurez quel orgueil  
nous blasonne le front d'audace et de soleil,  
en ces jours sombres  
où nous mettons le poing sur nos sanglots, dans l'ombre!  
Lâches, malgré leurs trous,  
les beffrois de la Flandre sont encor debout,  
tronçons de force  
dont se pare de lierre quand même le torse.  
Oh! sous les bottes qui parfois  
les heurtent, nos bourdons gardent claire leur voix,  
et Roeland-la-Male retrouve  
ses dents de louve!  
Flandre n'est pas morte; elle vit  
immensément en notre esprit,  
et certes  
les aubes qui naîtront ne verront pas déserte  
la maison mutilée où nos enfants vivront :  
Ma Flandre, ton génie  
comme au temps de Rubens domine encor la vie,

et le Saint-Georges qui viendra,  
le beau Saint-Georges de tes rêves,  
soleil de loyauté en tourbillons de glaive,  
verra,  
toujours plus haut, devant ses pas,  
éperdument monter, et puis encor monter,  
l'Alouette des Champs, l'Oiseau de Liberté!

1916.

Ge

## LE MUTISME DE LA CLOCHE

*A Robert Dreessens.*

En songe, cette nuit,  
sous le dragon doré du beffroi j'entendis  
l'Empereur Charles-Quint à Roeland-la-Flamande  
tenir ce discours plein de superbe allemande :

« Cloche gantoise, la première  
» de mes sonneuses de prières,  
» toi qui portes dûment ton nom,  
» gravé par le fer rouge en ton cœur de bourdon,  
» ô Roeland l'Émérite,  
» dont l'âme chatouilleuse au moindre affront s'irrite,  
» je te trouve bien coite et morne depuis peu.  
» Est-ce parce que j'ai fait brûler les bicoques  
» de tes foulons, sur la Biloque,  
» rançonné le moustier, le chaume, le manoir,  
» et dans tout cœur flamand porté le désespoir?  
» J'en conviens : nul ne fut tyran plus sanguinaire.  
» Je n'en reste pas moins ton maître héréditaire,  
» l'Empereur Charles-Quint, suzerain des pays  
» de Monseigneur l'Escaut et Madame la Lys.  
» Et par droit d'origine, et par droit de conquête,  
» plus que tes échevins et que tes écoutètes,

- » cloche têtue, en qui se cabre tant d'orgueil,  
» j'aime le noir lion qui bâille sur ton seuil.  
» L'impérial accipitre  
» àutant que ce lion sur la Flandre a des titres,  
» et je puis te citer, très docte sur ce chef,  
» que l'Empereur Othon en Flandre avait son fief.  
» De mon lourd gantelet, où comme du plomb pèse  
» mon poing de suzerain que tout Allemand baise,  
» j'ai souvent caressé le lion radouci :  
» Roeland, il ne me semble pas qu'il ait rugi.  
» Comme lui tu te tais. Ce silence est blâmable  
» quand parle Charles-Quint, un Flamand, ton semblable.  
» Ton battant s'est rouillé sous son ardent jupon,  
» lui qui faisait gronder ton rire de bourdon.  
» Je soupçonne, Roeland, que ton Keizer te fâche.  
» En ton obscur cerveau, tu le crois fourbe et lâche.  
» Par ma police, on sait que tu te dis tout bas :  
» Cet Allemand est fier, mais ce n'est qu'un Judas.  
» Or, je n'admettrai pas que tu boudes et pleures  
» parce que j'ai rompu les cordons de tes keures,  
» abattu tes remparts et forcé ton trésor  
» à me compter par an six mille pièces d'or.  
» Cloche, pour le charmer, que veux-tu que te donne  
» l'Empereur-Roi teuton qui t'aime et te pardonne?  
» Pour chanter à nouveau, dis-moi, Roeland, veux-tu  
» un beffroi plus hardi par les bises battu?  
» Comme l'homme il est bon que d'air le bourdon change.  
» Sous ton manteau d'airain ta fierté te démange.  
» Je crois  
» que tu te sens un peu dans ta cage à l'étroit.  
» Si tu veux, je te fais une prison dorée  
» d'une tour de Burgos bizarrement ouvrée,

» ou d'un kiosque turc conquis sur Soliman  
» par mes Écossais roux et mes blonds Allemands.  
» Veux-tu que je te donne à Anvers Notre-Dame?  
» Notre-Dame d'Anvers te chérit dans son âme,  
» et que, pour auditeurs, lorsque tu sonneras,  
» sur la place de Meir mon bon plaisir t'assure  
» mes fiers arquebusiers, natifs d'Estrémadure,  
» mes landsknechts de Souabe et même les goujats  
» qui préparent la soupe et le lit des soldats ?  
» Je te les donnerai, Roeland, pour que tu joues  
» un de ces airs fameux que les chroniques louent.  
» Sais-tu que comme toi je suis Flamand? Le Rhin  
» de ton farouche Escaut est le cousin germain.  
» Or ça, cloche, sonnons! Ne suis-je pas le maître?  
» Ventre-Mahom! A tort tu me prends pour un reître.  
» Ton mutisme m'accuse, et je suis trop content  
» pour souffrir le silence en ma ville de Gand.  
» Même je te païrai. Veux-tu que je te paie?  
» Les gildes saigneront, par ma loyale épée!  
» Nous autres, Allemands,  
» Nous faisons trop d'honneur à nos sujets flamands!  
» Dis, que veux-tu, Roeland? »

Et la cloche hautaine,  
qui n'avait sonné mot, voyant au loin la plaine  
brûler immensément, dans son cœur irrité  
répondit à César :

« Rends-moi la Liberté! »

1915.

Be

## PRINCESSE DE LÉGENDE

*A Lydia Medaets.*

Une princesse de légende,  
une princesse en robe blanche,  
dans une tour au bord de l'eau,  
une tour au bord de l'Escaut.

Depuis si longtemps elle est prisonnière  
du silence crépusculaire,  
qu'elle a cessé de compter les jours,  
un à un, sur le rosaire  
de ses prières.

C'est une princesse flamande,  
une princesse de légende,  
en robe blanche dans la tour  
des jours.

C'est une princesse qui pense,  
une princesse de silence.

Elle regarde fixement  
son sablier où fuit le temps,  
cependant que les vierges folles  
versent l'huile de leurs paroles,

de leurs paroles vaines,  
de leurs paroles qui s'éteignent,  
dans les lampes expiatoires  
de l'Oratoire.

Elle craint les mots inutiles,  
les mots stériles  
qui agitent en vain  
l'eau profonde de son dédain :  
mots de mensonge, mots de haine,  
mots pour complaire aux idoles humaines.

Mais les paroles claires,  
mais les paroles qui espèrent,  
simplement et sans raison  
comme une enfantine oraison,  
dans les cyprès de son attente  
chantent,  
tandis qu'elle effeuille des roses  
sur la mort de ses souvenirs.

Saint-Michel est son chevalier.  
Il est parti pour guerroyer,  
guerroyer en terre étrangère.  
Mais quand l'aurore renaîtra,  
son écuyer le sonnera  
aux tours, aux tours de Flandre !  
Voici messire Saint-Michel  
qui fut sans reproche et sans fiel,  
le beau Saint-Michel vers sa terre,  
avec le glaive, avec la croix,  
et la bannière de son roi.

Brise,  
brise subtile et insoumise,  
bruis, bruis sur la mer ;  
sur la mer où vont nos voiles  
et nos clairs pavois d'étoiles  
vers un signe d'or du ciel,  
vers messire Saint-Michel!

Tours et tourelles,  
au rire qui déferle,  
arpèges et frissons  
du carillon ;  
timbres et trilles,  
voix de cristal  
et feu de pierreries  
qui s'éparpillent.

Car Saint-Michel s'avance  
vers la tour du silence,  
afin de délivrer,  
en sonnante équipage  
tout harnaché d'argent,  
portant cuirasse et glaive,  
la princesse de rêve,  
en robe de matin.

1917.

Be

## SAINT-SÉBASTIEN DE SES DOULEURS

*A Paul Gilson,  
en témoignage d'admiration et de ferveur  
profondes.*

Dans la prison près de la mer  
chante une voix au clair de lune,  
rien qu'une voix de cristal clair,  
rien qu'une voix près de la mer  
et sur la dune.

Comme un sanglot  
sur le mugissement du flot,  
du flot lunaire qui scintille,  
lorsque la Vierge de la mer  
en souriant sème ses fleurs,  
ses fleurs de rêve,  
comme un sanglot la voix s'élève.

Rien qu'une voix de cristal clair,  
dans la prison, près de la mer  
et sur la dune,  
rien qu'une voix près de la mer,  
rien qu'une voix au clair de lune.

Mon cœur si triste se souvient  
de ce chrétien,  
que ses illusions dérisoires  
dans la prison ont enfermé  
et puis muré,  
le cœur percé de clair de lune,  
devant des horizons que d'autres conquerront.

Saint-Sébastien, il n'est pas mort  
avec les flèches dans son corps  
de ses maux aigus d'amertume,  
le martyr gracile et plaintif  
de lui-même toujours captif,  
et qui sourit, malgré qu'il saigne,  
à vous, sa sœur, Douleur humaine!

Peut-être qu'il faisait bien mal,  
lorsque de sa voix de cristal  
il subjuguait la mer fleurie  
de pierreries,  
et jetait ses timbres charmeurs  
au flot qui le mouillait de pleurs  
et baisait ses pieds nus d'écume,  
au clair de lune.

On ne peut pas à l'horizon,  
où court la houle en frissons blonds,  
jeter des perles.

On ne peut pas dire à la mer :  
Me voici, vêtu de lin clair,  
voici l'anneau, voici les voiles,  
voici la couronne d'étoiles.  
La brise du soir bruira.

O mer, ma fiancée,  
que vienne en toi ma douce mort  
et que sur tes algues mon corps,  
en silence éternel repose,  
bercé par la splendeur unanime des choses!

Dans la prison, près de la mer,  
Saint-Sébastien de ses douleurs,  
sent dans son cœur le clair de lune  
planter des couteaux bleus de haine et d'amertume.

1920.

20

## BARQUE NOIRE

*A mon jeune et cher ami Georges Vriamont,  
Flamand de race et de cœur.*

Sur l'Escaut,  
au fil de l'eau,  
mon âme en voiles funèbres,  
lourde à sombrer de ses ténèbres,  
en barque noire s'en va,  
en barque noire vers là-bas,  
à la lueur de mes éclairs,  
vers la mer.

Les yeux de folie  
des hublots, le long des quais,  
les yeux des hublots regardent  
dans la nuit glisser ma barque,  
ma barque noire vers la mer.  
L'eau est morte,  
elle est morte de poisons;  
l'eau sans borne, l'eau sans fond,  
morte,  
l'eau sinistre qui m'emporte  
en ma peur, vers quelque part,  
dans le brouillard.

Je vivais. J'étais tranquille.  
Je ne sais pourquoi je suis  
sorti ce soir de la ville,  
ni pourquoi de son anneau  
j'ai détaché le bateau.

Le Bateau de l'Impossible,  
prématuré,  
qui dormait le long du quai  
et qui n'a qu'une mâture  
de révolte et d'aventure.

Odeurs de goudron, de sel ;  
odeurs de varech... Le ciel  
là-haut, là-bas, mais invisible...  
puis le froid glacial de la nuit...  
puis la terreur dans mon esprit...  
et puis, partout, présent, immense,  
le Silence!

On devine près de soi  
Flandre en suaire d'effroi.  
Mais sait-on ce qu'elle rêve?  
Rêve-t-elle? Tout se tait.  
Peut-être qu'à son chevet  
des béguines sont venues  
et prient...

Fumées de rêve  
de mes souvenirs qui s'élèvent,  
tandis qu'au delà du mur  
de granit dur

où jamais ne mordront mes ongles,  
mes ongles damnés d'orgueil,  
des gens noirs sont sur le seuil  
qui attendent que l'on sorte  
la morte...

Oh! mes pauvres sanglots sont  
serrés par des mains de plomb  
dans l'in pace de ma gorge!  
Captif de ma barque noire,  
captif du songe illusoire,  
sans oser, sans pouvoir,  
sans espoir...

Ma mère, ma mère chère,  
dans ma barque de misère,  
je voudrais, je ne puis.  
Oh! ma mère, j'ai la haine,  
mère, mère, j'ai la foi,  
mais ma haine est prisonnière,  
mais ma foi est sans lumière...

Reflets qui dansent, reflets qui s'allongent  
sur l'eau trouble du mensonge  
comme des serpents, là-bas!  
Et dans la peur du soir sans lune,  
la ville aux pieds frangés d'écume  
est une morte au bord de l'eau...

Grues brandies,  
réverbères qui multiplient  
dans les jaunes remous  
où cligne l'œil d'un cadran fou...

Et le glas fait choir sur ma bière  
ses blocs de terre,  
le glas du monde périmé  
où je suis né...

Comme une épave, au fil de l'eau,  
ma volonté descend l'Escaut,  
et les contraires la ballottent  
dans le linceul où je me sens  
un mort vivant...

Visions et rêves  
dans la détresse et dans l'épreuve,  
dites, qu'avez-vous fait  
de mes projets,  
aux soirs passés où, telle un phare,  
ma volonté jusqu'à la gloire  
guidait mes pas ardents et clairs?

Arpèges et frissons!  
Le carillon  
tout à coup fuse et s'éparpille...

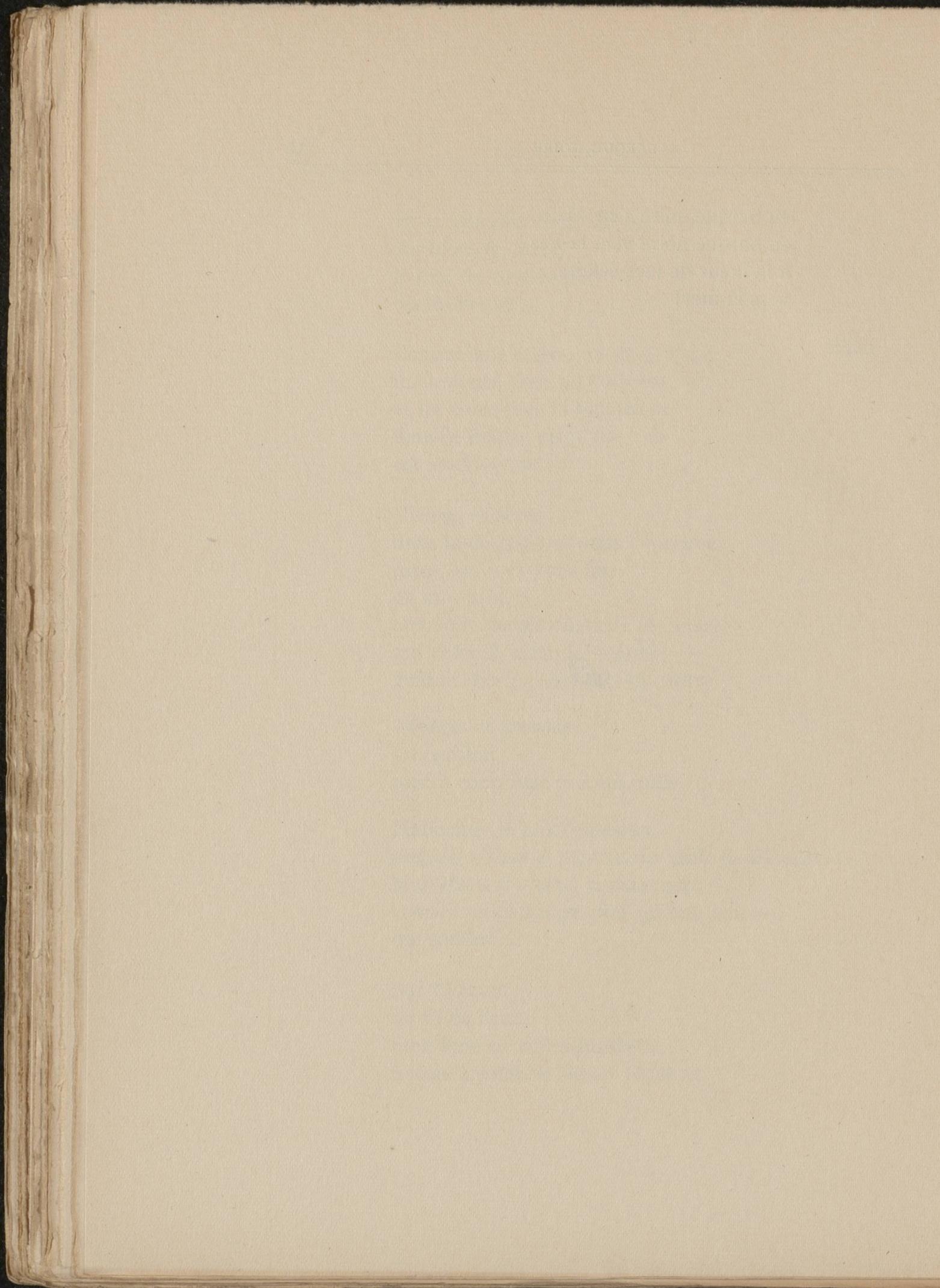
Halluciné, je crois entendre  
s'égrener dans le vent le rire clair de Flandre.  
Mais elle est morte, je suis mort,  
et mon bateau n'est plus qu'une ombre  
qui sombre...

Sur l'Escaut,  
au fil de l'eau,  
mon âme en voiles funèbres,  
lourde à sombrer de ses ténèbres,

en barque noire s'en va,  
en barque noire vers là-bas,  
à la lueur de mes éclairs,  
vers la mer!

1918.

70



LES DEUILLANTS

PROCESSIONNAIRES

LES DÉTAILLANTS  
PROCESSIONNAIRES

## EVOCATION

*Au Maître.  
A Georges Eekhoud,  
Hors-les-rangs exemplaire,  
plus loin que les clochers, plus loin que les frontières !*

Le chapelier disert, dont la main grasse et blanche  
lisse le poil soyeux des gibus huit-reflets,  
sous verre en son salon montre l'aïeul replet  
et truculent qui trône, une main sur la hanche ;

or, ayant martelé le médaillon rugueux,  
Styn, le forgeron d'art, qui fait sonner l'enclume,  
fier de son dieu Vulcain, à la trogne de gueux,  
l'appendit au-dessus de la forge qui fume ;

tous vantent les orgueils et les fastes d'antan.  
On renomme l'ancêtre au gosier impavide,  
le Gambrinus mafflu qui d'une haleine vide  
les pots où mousse clair le blond uitzet de Gand.

Moi, fier d'une autre gloire, en mon cœur j'édifie  
un tabernacle d'or, drapé de nacarat,  
aux mâles insurgés dont ma muse est la fille :  
Les communiers flamands que ma glèbe engendra.

Au siècle où l'on portait chaussures à poulaine,  
quand rogues leliaerts et chevaliers hautains  
suivaient l'écu d'Artois et chevauchaient en plaine  
comme des tours debout sur leurs juments d'airain ;

des harangueurs naissaient aux villes de la Hanse ;  
ils surgissaient à la bretèque des beffrois ;  
leur voix de ses tocsins ameutait le silence  
et leur poing menaçait les seigneurs et les rois.

Alors avec quels cris, quels halètements rauques,  
aux matines sonnant les klauwaerts révoltés  
se ruaient ! Et le jour de ses blêmes clartés  
faisait luire le sang dans les ruelles glauques.



Janssône, Zannequin, vous que l'on vit férir,  
robustes aoûterons, en vos andains superbes,  
les poorters dédaigneux et les barons acerbes,  
roidis sous l'acier clair et les bijoux d'Ophir,

je vous porte en mon cœur, bougres de fière écorce,  
aux bras noueux plus durs que le bois de noyer,  
vous que m'évoque encore un Franschman dans sa force,  
lorsque, bravant les lois, il part pour giboyer ;

et c'est votre grandeur que j'exalte et je crie,  
en battant de mon front les portes et les murs,  
chrétiens qui, dédaigneux de votre chair meurtrie,  
frayâtes le chemin des paradis futurs !

## LES PÈLERINS

*A Louis De Muyzer.*

Avec la braise sur leur chair,  
la braise du remords comme un vivant cilice,  
vers quel lieu saint qu'embaume un rosier de supplices?  
robe de bure, pieds déchaux,  
en processions de deuils sur les routes, cheminent,  
se flagellant parfois avec la discipline  
qui leur serre les reins,  
les Pèlerins.

D'un pardon absolu leur âme en vain s'assoiffe.  
Sous les écailles d'huîtres qui les coiffent  
battent de l'aile  
les souvenirs qui les harcèlent  
de leur bec lancinant, et comme des corbeaux  
mangent leur moelle et leur cerveau.  
Ils vont, haletants de désir,  
vers l'oasis du repentir  
qui devant eux toujours recule :  
Les tours de Flandre brûlent.  
Cassant leurs gestes qui supplient,  
ou qui conjurent, ou qui prient,

et tout à coup s'exaspérant menacent  
l'index tendu qui les pourchasse,  
les Pèlerins  
supputent sur leurs doigts leur compte de chagrins.

Ils sont proscrits  
de Bruges, d'Anvers ou de Gand.  
Les bourrasques de la folie  
soufflent sur les quinquets de leurs yeux qui vacillent.  
Enfants, vieillards, et les adultes,  
maintenus en troupeaux par les chiens de l'insulte,  
ils vont  
pèlerinant vers leur pardon ;  
et derrière eux se rapetissent  
de plus en plus les tours  
solitaires, qui se profilent,  
les pitoyables orphelines,  
en peine d'une croix dans les charniers du soir.

La Flandre? Ils l'ont niée  
et reniée.  
La Flandre? Ils ont troqué son cœur  
aux usuriers crochus d'Allemagne ou de France.  
Avez-vous vu les brocanteurs  
auner nos deuils et nos douleurs?  
A l'auberge du Grand Calvaire  
ces robins réglaient notre sort  
et, parmi leurs putains, étaient en train de vendre  
pour trente cens l'âme de Flandre,  
quand Ulenspiegel est entré.  
Ils avaient cru l'Esprit pour toujours enterré  
au cimetière du silence.

Mais les voici, pissant de peur,  
sautant par portes et fenêtres;  
mais les voici encor, brandissant leur bourdon  
vers le mirage en or là-bas de leur pardon.

Vers eux montent les houles  
réprobatives de la foule  
qui les exècre, et qui leur tend  
les poings.  
Ils s'abattent dans la poussière  
devant les christes plantés sur les calvaires,  
qui sont secs de pleurer depuis plus de mille ans.  
Leur front qu'ils croient débordant de savoir  
sonne ainsi qu'un tonneau vidé par des soiffards,  
et l'idée fixe y court comme un rat solitaire.

Avez-vous vu leurs yeux hagards :  
Ce sont braises brûlant dans la nuit des orbites.

Ils s'imaginent racheter,  
à force d'oremus aux quatre vents jetés,  
les crimes  
qu'ils rentrent dans leur chair à coups de discipline.  
Mais tout à coup vers eux les tours,  
toutes les tours de Flandre accourent;  
elles ont des trous dans leur flanc  
où saigne le cœur pourpre du soleil couchant,  
les tours, les tours de Flandre!  
Leurs cloches mortes sont par terre  
et les vieux sonneurs sont défunts.  
Alors les pèlerins comprennent

qu'il n'est pas l'heure du pardon  
et, brandissant devant eux leur bourdon,  
la peur pendue à leurs entrailles,  
courent sous le ciel noir qui les assaille!

1917.

Be

## LES SEPT PETITS QUI S'EN ALLAIENT PIEDS NUS

*A Louis Denis.*

Au bord  
de la houleuse mer du Nord  
— rangez vos sabots et dansez la ronde! —  
sont venus sept enfançons,  
sont venus sept enfants blonds.

Leurs bouches étaient de petites cerises  
cramoisies;  
sous l'aiguail scintillant des pleurs,  
leurs yeux pareils à des fleurs  
souriaient à la vie :  
Et ceux des filles étaient bleus ;  
ils étaient comme les cieux,  
les vastes cieux après la pluie,  
ou comme aux berges de la Lys  
sont les frêles myosotis...  
Mais ceux des gars étaient pers  
comme la mer...

A l'unisson  
ont chanté leur douce chanson  
aussi fraîche, aussi naïve  
que, sur le blanc cailloutis,  
le gazouilleur ruisselis

des eaux vives.  
Et se tenaient tous par les mains,  
marchaient au milieu des chemins  
malgré neige, grésil, bise,  
et, quand la chanson finissait,  
une fois ils dansaient  
et puis en chœur recommençaient.

Sept petits enfants de marins,  
un gai matin,  
avec leur bouche épanouie  
ainsi qu'une fleur du printemps,  
avec leurs mignonnes dents  
comme des grains d'anis luisant,  
d'anis de Hollande,  
sont venus  
s'ébattre, pieds nus,  
dans la dune, près d'Ostende.

Roses, mi-nus, ils sont venus  
— et leur cœur était ingénu —  
jouer au bord  
de la houleuse mer du Nord.  
Tous les petits lapins  
au seuil de leur terrier ont dressé les oreilles :  
Assis sur leur derrière blanc,  
ils ont dit bonjour aux enfants.

C'étaient sept petits innocents  
qui s'en allaient vaguant  
par le sable mouvant.

Ils ont cherché sur la plage  
des crabes et des coquillages ;  
ils ont cherché du soleil  
et parfois sont tombés  
dans les fossés.  
Leurs joues étaient vermeilles  
et leur poitrine s'emplissait  
du petit vent du matin qui soufflait.

Ils aimaient l'air salin, la brise rude,  
et les coups de vent  
bondissant et hennissant,  
qui s'en viennent au galop  
de l'immense solitude  
et du large bruissant.

Ils aimaient les voiles blanches  
du dimanche ;  
ils aimaient aussi  
les voiles rousses du lundi.

C'étaient sept petits enfants  
qui se baignaient dans l'Océan.  
Et les vagues les prenaient,  
les roulaient et les caressaient ;  
et quelquefois les hautes lames  
dans leurs bras souples de femmes  
avec emportement  
les pressaient en les baisant.

L'écume blanche et l'embrun' fin  
les fouettaient de leur poussière  
de lumière,

et aussi de leurs cristaux  
blutés par l'eau ;  
et parfois, par-dessus les crêtes  
de la mer du Nord en fête,  
ils regardaient  
et puis, de plus belle, plongeaient.

Au loin ils avaient vu  
sept petits bateaux bien connus.

Au large de la mer énorme,  
profilant leurs sveltes formes  
sur le bleu de l'horizon,  
il était sept petites voiles  
qui pêchaient des étoiles ;  
il était sept petits bateaux  
qui pêchaient des joyaux.

Mais, tout à coup, voici qu'un grain  
point, puis grossit dans le lointain.  
Les chevaux noirs de la tempête  
du fond de l'horizon prennent le mors aux dents  
furieusement.

Le ciel, rayé de pluie,  
est noir de soir, est noir de suie,  
et de brusques éclairs  
éblouissent et fendent l'air...

Pauvres petits enfants de mariniers !  
L'un d'eux soudain a fracassé  
en même temps les sept voiliers !

Dans les dunes blottis,  
ont vu, les sept petits,  
ont vu sombrer au fond de l'eau  
les sept petits bateaux  
qui pêchaient des joyaux,  
les sept petites voiles  
qui pêchaient des étoiles...

Au littoral de Flandre, au bord  
de la vorace mer du Nord,  
ils étaient sept petits en deuil  
qui s'en venaient se chercher un cercueil.  
Quatre filles, trois garçons,  
qui chantaient à l'unisson  
le *Dies iræ* pour leurs pères,  
pour leurs pères, les pêcheurs :  
C'était le soir de la Toussaint,  
et une lanterne à la main,  
ils chantaient pour les âmes,  
pour les âmes des marins...  
Et quand c'était la fin,  
le sinistre Océan reprenait le refrain.

Sept pauvres fieux qui s'en allaient pieds nus.

— Gai, rangez vos sabots et dansez la ronde! —  
Ils venaient dire leur douleur,  
et dans la mer coulaient leurs pleurs,  
et leurs pleurs, c'était la misère du monde !  
Sept pauvres fieux de matelots  
à la main tenaient leurs sabots,

et puis ont sangloté,  
et puis se sont mis à genoux  
devant l'Océan déferlant....

Il faisait froid, il faisait nuit.  
Au milieu d'eux ils avaient mis  
leur lanterne allumée.  
Mais le vent du large mouvant,  
mais l'ouragan tourbillonnant  
avec ses râles et ses plaintes  
sur la mèche a soufflé,  
et les clartés se sont éteintes.

Alors ils se sont relevés  
et dans l'ombre se sont cherchés,  
ont tâtonné,  
mais se sont retrouvés.  
Et quand ils furent réunis,  
à chanter ils se sont remis  
et ils n'ont plus pleuré.

Les sept petits kerels de Flandre  
ont marché vers les flots  
tout comme de vrais matelots,  
et tenaient leurs petits sabots.  
La nuit était hostile et noire.  
Mais, bien qu'ils n'eussent plus d'espoir,  
ils se sont avancés  
sans cesser de chanter.

Hou! hou! faisait l'ouragan.  
Hou! hou! le vent par-dessus l'Océan —

Et ont mis leurs petits pieds nus  
dans l'eau glacée,  
et, pas à pas, sont descendus  
dans l'immense océan bourru.

La mer du Nord, la sombre mer profonde,  
— hou! hou! l'ouragan chevauchant l'Océan! —  
les a recouverts de ses ondes,  
a refermé sur eux ses flots  
comme un tombeau,  
et puis,  
formidable, a repris  
sa houle de replis,  
sa houle de remous géants et fous.

Mais les chères têtes blondes  
sous les vagues vagabondes  
n'en ont pas moins continué  
à chanter  
la détresse du monde :  
Quatre filles, trois garçons  
qui, jadis, dansaient en rond,  
mais dont la voix, depuis ce jour,  
toujours  
se mêle aux abois rauques  
et aux clameurs de la mer glauque.

Sept petits fieux, roses, mi-nus,  
— gai, rangez vos sabots et dansez la ronde! —  
au bord de la mer sont venus  
et dans la nuit se sont perdus.

Pour eux sept n'avaient qu'une seule lumière,  
l'Océan est leur cimetièrè :  
Quatre filles, trois garçons  
qui chantaient à l'unisson,  
sous les vagues, la misère  
de la Terre.

1910.

Be

## L'AIGUILLEUR

*A Johannes Schlaf,  
traducteur du Sang rouge des Flamands.*

Le block jaune est là-bas. Ses fenêtres étroites  
surplombent le chaos des lignes qui miroitent  
à l'infini. Parmi l'enfer  
de brume et de vacarme des chemins de fer,  
le vieillard ponctuel et rogue qui manœuvre  
les aiguilles des rails — tentacules de pieuvre  
happant les cités d'or au bout des horizons —  
tranquillement se meut dans la prison  
aérienne où, pareil à quelque oiseau nocturne,  
de son aile parfois heurtant les noirs barreaux,  
avec sa défiance altière et taciturne  
il longe ses leviers, derrière les carreaux.

Voilà bien des années  
qu'il vit là-haut, solitaire, vêtu,  
dans le contentement de son orgueil têtu,  
d'une défroque surannée  
où court le trait de sang d'un rouge liseré.  
Son pas avec le temps s'est fait si mesuré  
qu'il semble remonté comme une mécanique.  
L'aiguilleur du block jaune ignore les paniques

du doute qui, parfois,  
d'un mal térébrant tue en son germe la foi  
des grands irréguliers de l'Art et de la Vie —  
de ceux dont l'âme était inassouvie  
d'espoir rouge et d'humanité,  
et qui sont morts debout, ayant au cœur planté  
un éclat de tonnerre immense et dérisoire.

L'aiguilleur en lui seul met la force de croire.  
Il porte sa candeur au front allègrement.  
Infaillible, il le fut dès le premier moment,  
dès qu'il eut le pouvoir et que ses mains de maître  
s'abattirent sur les leviers.  
Il méprisait les hésitants devant les causes.  
Il se savait tout-puissant comme un roi  
avec son bon plaisir qu'il surnommait le Droit  
et qui terrorisait les êtres et les choses.  
N'était-il pas celui qui, délibérément,  
vers les enfers nouveaux sur les cinq continents  
automatique lance,  
désordonnés et fous, les rapides immenses?  
Il s'exaltait d'être là-haut,  
sans contrôle, celui qui règle les assauts  
de l'ignorance humaine en mal de dictature.  
L'ivresse hyperbolique en lui se décuplait  
de disposer de l'homme et du savoir lui-même,  
rageusement — pour son œuvre de haine.

Son idéal  
était interchangeable ainsi que le signal  
hallucinant, dont cligne  
l'œil de démence au croisement des lignes.

En a-t-il vus passer, comme en songe, des trains,  
des trains d'orgueil, des trains de crime  
et des trains de misère en route vers l'abîme!  
Il ne sait plus combien devant  
son block de fer, en coup de vent,  
ont passé de ces trains poussés par la folie  
d'aller plus vite au but lointain,  
d'être là-bas, tantôt, demain,  
sans qu'aucun d'eux connût pourquoi  
leur turbullement noir de trucks et de convois.

Oh! tous les trains qui vont vers toutes les contrées!  
Oh! les express vertigineux,  
et l'éclair sur les rails bleus  
des locomotives uniques  
qui, vers les édens utopiques,  
devancent les trains cahotants,  
et lourds, et lents,  
qui mènent à la mort, au bout des jours, les gens!

L'aiguilleur, plein d'indifférence,  
regarde appareiller vers le néant final  
les dimanches furtifs de l'humaine souffrance.

Pâques des gares, wagons clairs,  
partez, les trains en rameaux verts,  
avec vos corbeilles de monde,  
vers les kermesses de nos corps,  
vers les kermesses de la mort,  
là-bas, au carrefour macabre  
des collisions et des massacres!

O vous que mordit la hantise  
du doute et de l'erreur, l'aiguilleur qu'hypnotise  
la raison d'État née en son cerveau obscur,  
un jour,  
l'aiguilleur vit au carrefour  
où s'enchevêtrèrent les routes du monde  
surgir à l'opposé l'un de l'autre — deux trains.

Il ne savait de quels confins  
de trahison et de mystère  
ils bondissaient, faisant trembler la terre  
au grondement de leurs ventres d'airain.

Et le soir se faisait, un soir d'été si doux  
que Dieu ressuscitait de nouveau parmi nous.

Et soudain ils se rencontrèrent,  
les trains de haine, avec un tel fracas,  
qu'il semblait que sous eux le monde s'écroulât.  
Un silence pesa. Puis aussitôt montèrent  
dans la nuit qui tombait, hagarde, et finissant  
à l'horizon troublé dans un fleuve de sang,  
des râles si poignants, de tels cris d'agonie,  
que, sentant chavirer sa raison, l'aiguilleur  
escaladant les butoirs et les billes  
vers le soleil couchant se mit à galoper  
en hurlant de terreur et les deux bras levés!

1912.



## LE GRAND SEMEUR

Sur la terre sortie  
de l'inertie,  
sur la terre dont les entrailles  
à l'infini tressaillent,  
il est venu, le Grand Semeur!

Houleux et âpre  
et bas et lourd, le ciel grisâtre  
à l'horizon  
barre d'hostilité sournoise les sillons.  
Le ciel tragique pèse  
haineusement sur la genèse  
du sol, où s'élabore encor  
la vie en or!

L'hiver,  
de quels confins le vent de mer  
talonna-t-il les escadrons des nues  
bourruées,  
pour saccager à travers champs  
sauvagement  
les emblavures où frissonne  
la foi des hommes?

Et puis ce fut la neige, et puis ce fut la pluie,  
et balafres de foudre au visage de suie  
du pauvre ciel de nos douleurs,  
jusqu'à ce que l'Escaut,  
dans un sursaut,  
lui-même eût bondi de ses berges  
vers les Polders qu'il submerge.

Mais le Printemps est revenu.

Le Grand Semeur farouche a vu,  
les poings au bord de sa fenêtre,  
comme une émeute à l'Orient  
de sang,  
le Grand Semeur a vu paraître  
du fond des soirs, formidable et vermeil,  
et libertaire, le Soleil!

Ailé d'orgueil, nimbé de gloire  
comme un Saint-Georges de victoire,  
toujours plus haut, dans le levant,  
le soleil rouge entre ses poings  
déchiquetait les loques sales  
des dogmes abusifs et des vieilles annales,  
si rayonnant de sa ferveur  
que le Semeur a pris son cœur  
et l'a tendu vers la Lumière,  
en don de fête printanière.

Le Grand Semeur de tout son cœur.

Et le voici ressuscité,  
le Grand Semeur qui va jeter

aux quatre vents du ciel la force  
de ses deux bras et de son torse.  
Il a pris au creux de sa main  
le pain,  
il a pris l'amour et la vie,  
et levé d'entre les dormeurs il est parti  
vers l'aube rouge qui grandit.

Il est le pauvre homme qui pense  
aux floraisons de la souffrance  
qu'aucun effort humain n'extirpera jamais.  
Quand même  
il sème aux quatre vents de l'Espace le grain.  
Il marche pour les âges.  
La haine obtuse des villages  
dans ses yeux qui rayonnent  
n'a pu ternir la foi qui se donne et pardonne.  
Il est toujours debout :  
De tout ayant souffert, il s'exalte pour tout.  
Son large pas arpente  
les sillons où l'ivresse future fermente.  
Il est vivant, son front,  
et clair d'espoirs et de rayons ;  
son front qui brise à coups tenaces  
les préjugés de races et de castes,  
et qui heurte ainsi qu'un bélier  
l'hypocrisie et ses piliers.

De son pas lent, de son pas large,  
il marche.  
Son geste dévaste le ciel.

Il marche visionnaire  
vers une autre ère,  
et dans le sol ses sabots plats  
laissent la marque de leurs pas.  
Il marche sans souci des impuissants qui doutent  
et tout à coup hésitent sur la route.  
Le Grand Semeur,  
malgré les couteaux dans son cœur,  
marche vers les aubes suprêmes,  
jusqu'à ce que la Mort viendra  
faucher le geste de ses bras  
et, comme un chêne centenaire,  
le fera s'écrouler tout du long — sur la terre!

1916.

Ge

## MILICES ROUGES

Ainsi qu'un loup,  
à l'écart des propos dérisoires et fous,  
un soir je rôdais par la ville,  
et, farouchement, je rêvais  
à l'incohérence des faits  
provisoires et despotiques  
qui, comme la mer fait d'une vieille barrique,  
ballottent  
dans tous les sens l'espoir qui flotte,  
lorsque, soudain,  
une rumeur dans le lointain  
sous une lanterne arrêta  
mes pas.

Je crus d'abord  
aux cris aigres du vent du nord  
dans les grinçantes girouettes  
dont m'affolent les pirouettes.  
Mais peu à peu  
ce fut, âpre et tumultueux,  
comme le grondement de l'océan farouche,  
le chant de mille bouches.

Lourde de conséquences,  
des profondeurs de la souffrance  
la vague montante venait,  
poussant vers les lointaines dunes  
les blocs amers de la rancune  
qui, dans son sein, se sont formés  
au long des jours, pour les jeter  
si pesamment sur les rivages  
du vieux servage,  
qu'il faudra bien, un jour,  
que les digues là-bas s'écroulent pour toujours.

Venaient en tête les enfants,  
claque-sabots et claque-dents,  
qui n'ont ni souliers ni chemise  
sur les routes en fleurs de la Terre promise ;  
les fieux  
des insoumis, des malchanceux,  
et les clairs galibots qui poussent dans la mine  
la berlaine, si vaillamment  
qu'à les voir on dirait qu'ils apprennent comment  
demain on poussera dans sa fosse qui bée  
la Société Dorée.

Après  
venaient des vieilles qui pleuraient,  
exsangues et minables  
d'avoir mis bas trop de chair misérable,  
mais qui pourtant avaient voulu  
marcher devant les gars de leur souffrance issus  
pour que fût exemplaire  
en ce siècle de peur la volonté des mères.

Venaient les femmes en cheveux  
qui ont des astres dans les yeux,  
les amantes et les épouses  
des Rouges.  
Et puis ceux-ci,  
en rangs profonds, portaient brandi  
l'espoir des torches,  
en dépit des sanglots qui crevaient dans leur gorge.

Côte à côte ils marchaient, se tenant par le bras,  
tout droits,  
avec la force immense  
de leur attente en leur silence.  
Et voici que, soudain, au bout  
de ces bataillons noirs je vis surgir debout,  
exaltant rouge en mon regard,  
un étendard.

D'autres encor,  
au fer de lance étoilé d'or :  
fleurs pourpres balançant leurs corolles qui saignent  
parmi les blés mouvants de la révolte humaine.  
Je me taisais. Je regardais  
Tout à coup déchaînés les tambours et les cuivres,  
au vent passant de quelles fureurs ivres,  
rugirent. Et la foule chanta.

Et j'écoutais, tout pâle. Et la foule parfois  
de son frémissement me frôlait. Les grévistes  
passaient, et je voyais dans leurs yeux doux et tristes  
s'aiguiser le vouloir  
clair et têtu de leurs espoirs.

Ils défilèrent dans l'ombre  
avec leurs bouches qui criaient  
je ne sais quoi,  
mais plus de pain, sans doute, et plus de droits  
avant l'aurore qui va naître  
où pour tous régnera la justice — peut-être.

Et leurs souliers, et leurs sabots,  
sous les drapeaux pareils aux grands coquelicots,  
bruisaient comme avant l'orage  
la mer des blés sous les nuages.

Et je pensais à toutes les milices  
qui, pour conquérir une illusoire justice,  
voici combien de milliers d'ans,  
roulèrent sur les continents  
derrière  
leurs cartels et leurs bannières,  
et que l'on massacra  
en tas,  
sans pouvoir empêcher la tenace poussée  
de la Pensée.

Les petits apprentis dansaient, l'œil rayonnant,  
et les ouvrières d'usine,  
se tenant par la main, marchaient les seins dressés,  
quand les cuivres, enflant brusquement leur tonnerre  
sur la ville apeurée, en tempête soufflèrent  
*l'Internationale.*

Alors je soulevai ma casquette, et dans l'ombre  
je leur criai : Salut ! Et dans la foule sombre

comme l'on entre dans la mer  
je me jetai, fervent et clair.  
Et fraternelle et sauvage la foule  
sur moi ferma sa houle.  
Je n'étais plus,  
parmi ses fièvres et ses cris,  
parmi son grondement rythmique et formidable,  
qu'un grain de sable  
roulé dans les sursauts  
de l'Escaut!

O Foule, je suis tien dans tes pires démenes  
et tes souffrances.  
Je ne sais pas  
où vont parfois, hallucinés, tes pas,  
mais quand même je te confie  
mon énergie,  
sachant bien qu'à travers  
ton ignorance et tes erreurs,  
dans ton instinct profond de l'avenir tu mènes  
comme un fleuve tes fils vers les aubes suprêmes.  
Et je suis tien, tu m'as porté  
depuis toujours aux flancs de ta maternité,  
et dans ton rude sein qui me heurte et qui gronde  
je roule avec les gueux à l'assaut du vieux monde!

1918.

Be

## LES PAUVRES

*Sont dédiés à Paul Colin,  
le fier directeur de l'Art libre.*

Dans les villages de la Flandre  
il est un jour, le vendredi,  
où, près des seuils, on voit attendre —  
genoux cagneux et cous raidis —  
les Pauvres.

Depuis toujours ils sont maudits  
et portent leur cercueil pesant de discrédit  
sur leurs épaules lasses  
que le fardeau des ères casse —  
les Pauvres pitoyables  
qui guettent près des seuils les miettes de la table.  
Ils sont las de déambuler  
sous les cieux lourds et verrouillés,  
les cieux revêches qui s'obstinent  
à ne pas voir les Pauvres qui cheminent —,  
genoux cagneux et cou raidi, —  
en portant leur cercueil pesant de discrédit.

D'on ne sait quelles solitudes  
de rêves fous et d'espoirs rudes,  
vêtus  
d'illusoires haillons, les Pauvres sont venus.

Ils sont d'anonymes personnes  
dont le dos ravagé par les fièvres frissonne.  
Le ventre creux, corps de guingois,  
ils longent les chemins en croix  
où meurt depuis toujours le Jésus des calvaires.  
Et las, et lents, les Pauvres solitaires,  
en s'appuyant sur leur bâton  
s'en vont  
vers les moulins tragiques qui les hèlent —  
les grands moulins tristes et noirs  
qui concassent du désespoir,  
et dont les ailes  
dans le soir rouge s'écartèlent.

Les Pauvres vont entre les murs, là-bas,  
entre les murs du cimetière.  
La tour sur eux sème ses glas.  
Entre les peupliers tombent des fleurs de cendre —  
fleurs de la mort qui va descendre —  
et l'on entend chuchoter dans la nuit  
comme des voix au fond d'un puits.

L'hostilité sournoise  
de ceux qui n'ont plus faim aux Pauvres cherche noise.  
Des mains surgissent de partout —  
mains de sergents, de gabelous,  
mains soupçonneuses qui les tâtent  
sans hâte,  
ou bien leur enjoignent soudain  
d'un index menaçant de rebrousser chemin.

Depuis d'innombrables semaines,  
depuis des mois, depuis des ans,  
les Pauvres arpentent la plaine  
et sur les seuils vont quémendant  
la pitié dérisoire et hargneuse des gens.  
Ils sont devinés au tapage  
de leurs sabots, le long des cours,  
dans les villages  
où le pain doré sort des fours.  
Ils sont devinés par la Haine  
qui veut les mordre en tirant sur sa chaîne.

Chétifs, quinteux,  
en béquillant s'en vont les gueux,  
les gueux vêtus de leur suaire  
héréditaire de misère.  
Nul ne connaît leur âge ni leur nom.  
Ils sont de la beauté inconnue en haillons.  
Ils sont de la souffrance  
qui pense.

Ils s'en vont parfois, trois par trois,  
ballant des pieds, ballant des bras,  
sous le ciel noir rayé de pluie,  
vers l'horizon couleur de suie,  
vers l'horizon où les moulins  
après avoir broyé pour le monde le grain  
se pétrifient  
dans la crucifixion de leurs ailes brandies.

En eux bout, lourd de conséquences  
et de terreur future — immense — le Silence.

Leurs yeux sont morts obstinément,  
mais, quelquefois, farouchement reluisent  
et, sur la pierre des rancœurs,  
au hasard d'un mot dur qu'on leur jette s'aiguisent  
de haine rampante et soumise.

Dans les chemins qui vont là-bas  
trébuchent et se mêlent au hasard leurs pas.  
On les dirait par moments ivres,  
mais ils sont fous du mal de vivre  
et ne savent plus diriger,  
après tant de midis sans boire ni manger,  
leur corps minable qui s'efface  
le long des murs rampants et livides quand passe  
en bedonnant, papelard et l'œil clair,  
un moine qui lit ses Pater.

Les Pauvres lents et hésitants  
étriqués gauchement dans leurs loques qui puent  
et, par des trous béants, laissent voir la chair nue.

Ils tiennent à la main  
les treize sous de leur destin,  
leurs treize sous qui bougent  
comme des osselets au fond d'un mouchoir rouge.

Le long des murs, le long des cours,  
dans la torpeur des bourgs,  
s'en vont l'un après l'autre  
les Pauvres,  
les Pauvres mussitant leurs humbles patenôtres.  
Ils suivent les chemins  
des espoirs clairs qui font trembler les mains ;

ils suivent chaque route  
à l'infini sinueuse du doute.  
Depuis des siècles, pas à pas,  
ils passent  
et mettent les pieds dans les traces  
de tous les Pauvres qui sont morts  
et dont se penche, çà et là,  
dans les fossés qui croupissent — la croix.

Et toujours les portes se ferment —  
portes de châteaux et de fermes,  
que les damnés éternels  
battent en vain de leurs appels.  
Et toujours reluisent les armes  
du garde-chasse et du gendarme :  
L'orgueil  
leur montre les dents sur les seuils.

Mais le Silence immense passe.

Il passe, et voici poindre un jour  
de haine claire et de fervent amour,  
où l'humaine souffrance  
d'elle-même et de son silence  
toute rouge bondira  
pour emporter dans sa marée  
la Société Dorée.

Dans les villages de la Flandre  
il est un jour, le vendredi,  
où, près des seuils, on voit attendre,  
— genoux cagneux et cou raidi —  
Les Pauvres.

## L'HOMME

*Au Poète Pierre Bourgeois.*

Ne rien savoir, tout espérer,  
c'est l'Homme,  
tel qu'à travers le temps,  
ingénument,  
parmi les êtres et les choses  
il se propose.

Il naît et tout à coup  
bondit ; son énergie  
suscite à l'infini les formes de la vie.  
Il ne sait rien, il ne sait rien,  
mais toujours vierge son instinct  
lui fraie  
des chemins de vouloir vers les choses créées.  
Croyant saisir  
les vérités de l'avenir  
dans les faits apparus ainsi que des fantômes,  
il pousse un cri vivant  
et ses deux poings  
vermeils et clairs dans la lumière  
brandissent la Chimère.

Il ne voit pas  
les macabres moissons de croix  
qui sont poussées  
du bon grain de la Pensée.  
Ouvrant les mains, l'Homme s'exalte.  
Partout surgissent des soleils,  
et voici les jardins impossibles du ciel.  
L'Esprit de l'Homme s'illumine.  
Derrière l'horizon ténébreux il devine  
un autre monde. O mirage pareil  
à tous ceux-là qui reculèrent  
devant l'ardeur prime-sautière  
de nos aînés fervents et fous,  
qui sont bien morts au fond du trou  
où bientôt ira les rejoindre,  
avec ou sans croix, notre cendre!

Ne rien savoir, tout espérer,  
et vers le Mieux qu'on dit sans cesse s'exalter,  
à travers la forêt des hypothèses folles,  
c'est l'Homme.

Je vous le dis : Il est ressuscité.

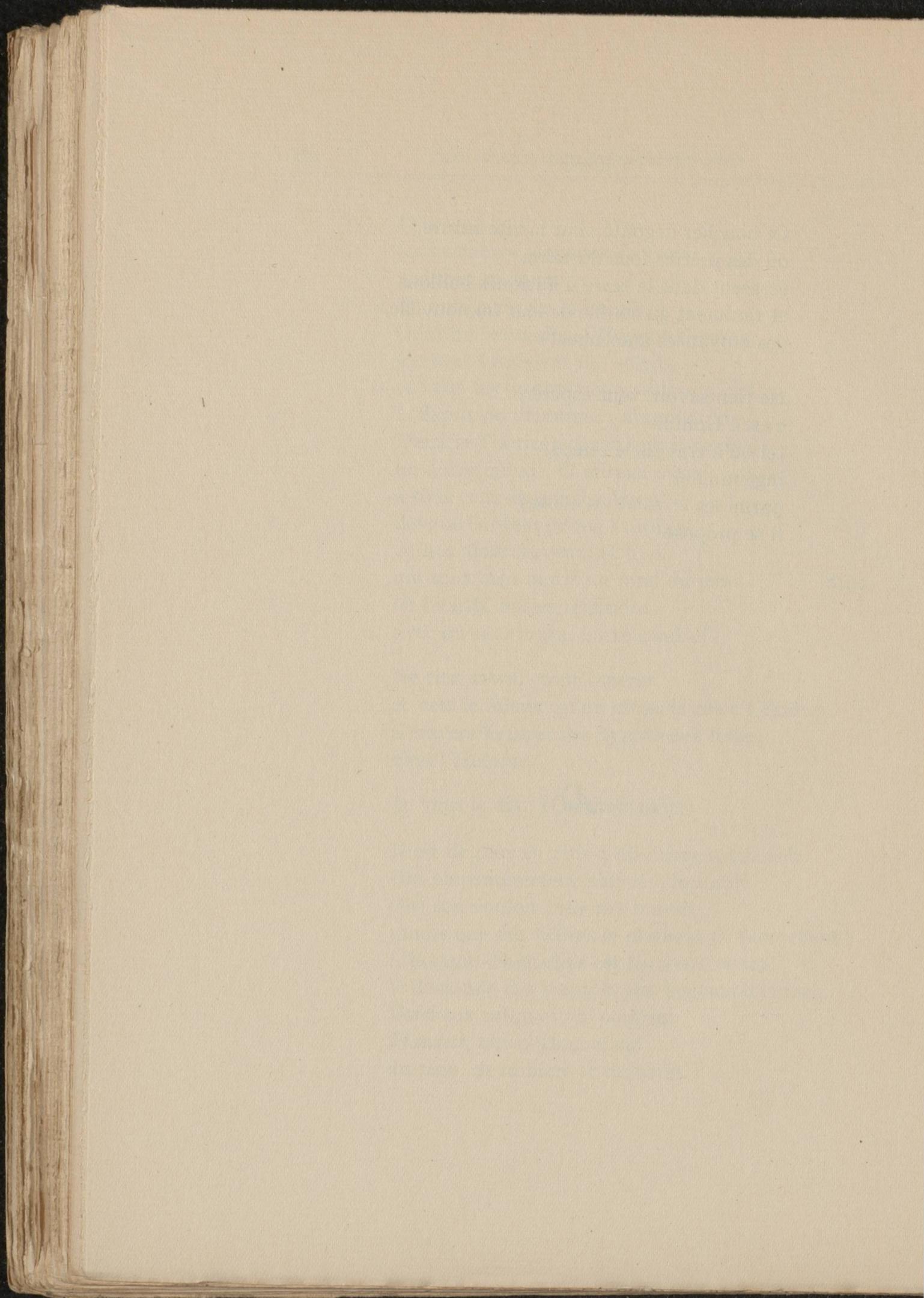
Il est de plus en plus à lui-même semblable.  
Oh! son entêtement naïf et admirable!  
Oh! son vouloir toujours brandi,  
tandis que des malins le plument et l'écorchent!  
L'homme d'autrefois est toujours vivant.  
Il demande des dieux et des hochets d'enfant.  
Voici son sabre et ses poupées.  
*Plaudite, cives!* Donnez-lui  
du pain, de la bière et du bruit.

Ce boucher dégoûté veut la cité future,  
où des prêtres fous du talon  
écrasent dans la terre d'antiques haillons  
et raniment au souffle de leur foi nouvelle,  
des croyances anciennes!

Ne rien savoir, tout espérer,  
c'est l'Homme,  
tel qu'à travers le temps,  
ingénuement,  
parmi les êtres et les choses,  
il se propose!

1918.





LES HORIZONS PRÉCURSEURS

LES HORIZONS PRÉCURSIFS

## CHANT DES ESCLAVES

A Léon Bazalgette.

*Le brûlant soleil d'été allonge sur le monde ses rayons obliques et défaillants.*

*Au milieu d'une cour de petits nuages dorés et roses, il descend lentement à l'horizon.*

*Il semble quitter à regret les belles plaines éthérées où, tel un dieu jeune et superbe, il s'est offert tout un jour à la joie — à la reconnaissance des hommes.*

*Tel les souverains absolus, qui ne résignent pas aisément le pouvoir, il dispute pas à pas son empire à la Nuit.*

*Dans cette lutte désespérée, il prodigue les marques les plus fastueuses de sa pompe — de sa puissance.*

*Soleil, pourquoi nous abandonner ?*

*Ce qu'il nous faut, c'est la Lumière ; ce qu'il nous faut, c'est la Liberté, — la Liberté sauvage qui dilate la poitrine comme un souffle du large.*

*La Liberté !*

*Lumière, ne t'éteins pas ! Vérité, sors des nuages et répands sur nous ta clarté !*

*Joie et fraternité du monde, donnez-nous le Bonheur et la Paix !*

*Des millions de fois nos espoirs ont ressuscité, depuis le jour où, d'un baiser du soleil à la terre, il engendra les Esclaves, ses fils. Certes, l'encens de nos louanges a cessé de le réjouir ; du moins,*

*il nous réchauffait toujours. Père, pourquoi nous quitter? Tu nous rejettes dans la souffrance. Là seulement où tu brilles, la vie est à prendre, la vie est à féconder.*

*Soleil rouge, renaîtras-tu?*

*Pleure sur tes fils vers qui s'élèvent les ténèbres! Hélas! près de fermer les portes du couchant, hésitant, tu t'attardes sous la treille empourprée.*

*Père, nous sommes seuls. Père, nous sommes sans guide, sans travail, sans pain.*

*Par une dernière charité, inonde-nous de ta splendeur. Soleil, que ton sang ruisselle de tes plaies! Nous buvons cette rosée rouge. Verse sur nous tes larmes de feu!*

*Ton œuvre est inachevée. La Terre ingrate et marâtre a enfoui dans ses coffres l'or de ton amour, l'or exaltant et pur, l'or de la Joie et de la Fraternité.*

*La Terre ne veut plus de parure. C'est une femme avare et laide qui attend en criant son mari sur le seuil.*

*Soleil, quand nous redonneras-tu la Paix et l'Amour? Nous attendons qu'entre nous tu partages le Travail et la Joie.*

*Oh! l'œil de la Haine, l'œil du Crime ose enfin regarder en face ta majesté dépouillée de sa couronne; nous, tes fils, nous gardons le souvenir de tes dons.*

*Avec cette flamme dans le cœur, nous plongeons dans le gouffre; nous méprisons les ténèbres où s'éteignent nos cris.*

*Puisse bientôt venir l'heure, l'heure où la Lune peureuse se cachera en frissonnant derrière les nuages. La tempête se lève; la Vérité se montre et nous hèle.*

*Debout! Debout!*

*Le vent bondit sur la vague — la mer mugit. Et la Vérité court sur la grève en agitant joyeusement les bras, comme une ondine amoureuse.*

*Debout! Debout!*

*Elle court, et ses pas légers frôlent la crête écumante des flots dansants.*

*A nous, la Vérité!*

*Elle court en chantant, et sa chevelure noire se déroule, sa chevelure sur la mer, la mer écumante et grondante.*

*Debout! Debout!*

*La mer furieuse engloutit les barques aventureuses. Le vent hurle dans les cordages. Hautes comme des montagnes, fraternelles comme des poitrines, les lames battent le rivage.*

*Debout! Debout!*

*Soleil rouge, tu renaîtras!*

1919.

20

## KERMESSE FLAMANDE

*Au sculpteur Dolf Ledel.*

Dansez, les ribauds et les gouges,  
ce que l'on boit, c'est du sang rouge.

Dans la cuisine de la ferme,  
à quinze ou vingt ils bâfrent ferme,  
gaillardes et lurons,  
tous fiers paillards et biberons.  
Par le milieu le plafond bombe.  
Sur ses chevrons le soir qui tombe  
met une patine de sang,  
et l'énorme jambon qui pend  
à son crochet, dans l'âtre qui s'enfume,  
comme une trogne hilare lui-même s'allume.

Dansez, fillettes et galants,  
ce que l'on boit, c'est votre sang.

Infatigables,  
les couteaux clairs raclent la table.  
Les plats profonds, par les doigts saccagés,  
l'un près de l'autre y sont rangés,  
et les raisins d'or sur les nappes  
tels des seins lourds posent leurs grappes.

Oh! les rôtis gras et juteux  
qui s'emperlent de sauce blonde!  
Toutes les ivresses du monde,  
du sang, des fleurs et de la chair,  
parfument l'air.

Dancez, les ribauds et les gouges,  
au fond du soir le matin bouge!

Garçons râblus et belles filles,  
rapprochés sur les bancs, l'un près de l'autre, grillent —  
la faim s'assouvissant, hormis celle des sens —  
de luxure inquiète et ardente.  
Oh! bouches sèches, mains tremblantes,  
gestes surnois ou audacieux,  
et le fauve désir qui flambe au fond des yeux.  
Tout à l'heure, sous les étoiles,  
dans les carrés de blé s'élèveront des râles.  
Furieusement partent des cris.  
Celui qui fut le Roi de la Fève, étant gris,  
épanche sur la table une canette pleine.  
On se regoule à perdre haleine.  
Même les yeux des vieilles s'émerillonnent.  
Les brocs clairs carillonnent.  
D'un air vainqueur, un reître entre ses gros doigts tord  
sa moustache qui trempe au feu d'un rouge-bord.  
Et, par terre, se jouent  
des angelots aux belles joues,  
un singe, un chat, un épagneul.

Dancez, les ruffians et les gouges,  
ce que l'on boit, c'est du sang rouge!

Portant l'échelle, des varlets  
font circuler le riz au lait  
dont le safran rougeâtre tremblote et se ride.  
Les estomacs se vident  
et puis se remplissent encor.  
Oh! la manducation de toutes ces mâchoires!  
L'hôte verse à présent de l'hydromel à boire ;  
et l'ivresse, insidieusement,  
brouille la cervelle épaisse et simple des gens.  
Les langues pèsent et s'empâtent.  
Avec angoisse des rustres se tâtent  
et puis, soudain, vomissent par-dessus  
leur épaule sur le dallage nu...

On parle de la mort prochaine.

Cachez vos daelders, les ribaudes!  
Vous, contadins,  
serrez vos blaudes  
sur vos florins!

Aux losanges étroits des petites fenêtres,  
des visages sinistres viennent d'apparaître :  
Bicoquets rouges empennés,  
chaperons verts aux bords usés,  
ce sont des trognes de misère  
patibulaires.  
Ils veulent leur part du festin,  
ayant longtemps couru, bedaine vide,  
sur les chemins  
de la Flandre avare et sordide.  
Ils ne connaissent d'autre loi  
que leur vouloir têtu de s'affirmer les rois

aux quatre vents de leurs amours et de leurs haines.  
Une soif rouge bout en eux :  
Celle de contenter leur fringale de gueux,  
ne fût-ce qu'une fois, avant d'être poussière  
dans un recoin du cimetière.

Oh! posséder et asservir  
la Beauté souveraine avant que de mourir!

Dancez, les ribauds et les gouges,  
au fond du soir le matin bouge!

Partent en gerbes les cris fous  
des piffres brusquement debout!  
Quoi, là-bas? Invisible, une main vient d'écrire :  
*Mané, Thécél, Pharès*, dans un éclat de rire.  
Les filles sont en pâmoison  
et les muguets qui, d'épouvante, pissent,  
derrière les bahuts  
comme des rats ont disparu.  
C'est la kermesse de misère.  
Les claque-dents ont pénétré  
dans la cuisine et, sans broncher,  
ont mis leurs poings lourds sur la table.  
Démoniaque, un des truands racle  
sa tête de mort d'un fémur.  
Les brocs partent contre les murs.  
Puis, l'ivresse ameutant les drilles,  
voici qu'ils s'en prennent aux filles,  
leur soufflant au bec du tabac,  
tandis qu'elles frétilent  
dans leurs bras comme des anguilles.

Heisa!  
des gaines brunes  
jaillissent les couteaux dont l'acier bleu s'allume.

Sacre et massacre par le monde!  
Sur les nappes, sur les tapis,  
le sang ruisselle en frais rubis,  
et la vie et la mort toutes deux sont en fête,  
jusqu'à ce que l'horloge, au grand cadran hagard,  
dont se dilatent les regards  
près de l'âtre au jambon subitement s'arrête.

Empiffrez-vous, gouges, ruffians,  
ce que l'on boit, c'est votre sang :  
La terre tourneboule  
et jusqu'au néant noir qui l'attend aussi — roule!

1917.

۷۵

## HYMNE ROUGE

*A Georges Philippart.*

L'Humanité quand même  
à travers ses erreurs marche à l'aube suprême.  
Elle est haine et amour ; elle est joie et tourment,  
et de l'avenir rouge en ses creusets compose  
avec les réactions des êtres et des choses,  
opiniâtement,  
la pensée et la chair qui sont ses éléments.  
Sans cesse en elle est ressurgie,  
vivante et claire, — l'Énergie.  
Elle la recompose et la refond encor,  
pour la ressusciter plus belle en d'autres corps,  
pour la rendre meilleure  
et plus belle en dépit des misères de l'heure.  
L'Humanité, c'est l'océan  
mouvant,  
le vertige profond dont les mille substances,  
se recréant toujours refont des existences.  
A chaque instant et tout à coup  
l'avenir dans ses flancs se réincarne et bout.  
De la lumière,  
toujours plus belle et pure, au sein de la matière

se crée à l'infini pour ceux-là qui viendront  
quand nous serons  
depuis longtemps, dans la poussière,  
les oubliés du cimetière.  
Nous ne verrons pas les éclairs  
qui frapperont le faite orgueilleux des enfers  
où se pressure  
la chair des réprouvés roulés en leur torture.  
Nous n'entendrons pas les tocsins  
qui briseront le bronze et le marbre, demain.  
Oh! rien n'est immuable et rien ne se confine  
dans les réalités que l'heure détermine  
avec de la laideur, avec de la beauté,  
et l'idée et l'erreur aux quatre vents jetés!  
La vie est souveraine  
et modèle à son gré toute énergie humaine.  
Elle se scrute encor et se cherche à travers  
l'intuition de l'esprit et l'instinct de la chair.  
Entre nos paumes réunies,  
la lueur qui nous guide est un feu qui vacille,  
que les souffles errants, les souffles indomptés  
de l'hostilité noire, essaient  
d'éteindre à chaque pas têtue de la Pensée.  
L'Homme est toujours en proie aux dieux,  
depuis tant de jours morts qu'il adorait le Feu.  
Mais quand même l'Homme évolue,  
malgré la dent des chiens en sa chair nue,  
malgré le bracelet  
de servitude à son poignet.  
Demain, demain, verra la fête  
de ses conquêtes!

Il faut regarder devant soi,  
pour sauver Eurydice et conserver la foi.  
Il faut croire en dépit de soi-même et des autres,  
non écouter les impuissants,  
mais les vivants,  
mais ceux qui sont les créateurs et les apôtres.  
Avec ferveur  
il faut aimer et propager — même l'erreur,  
du moment qu'on se la figure  
sincèrement loyale et pure,  
et telle qu'elle peut  
du mal présent tirer le mieux.  
L'absolu sectaire ne hante  
que les corneilles croassantes  
dont les conciles font le tour  
des dogmes abusifs dont pourrit la charpente,  
et qui ne savent point  
ce qu'il tient de beauté dans la force d'un poing.

J'aime l'Homme vivant et j'aime sa misère,  
car seul le pauvre pense et, s'il souffrit pour nous,  
le Christ ne fut un dieu qu'à cause du calvaire.  
J'aime l'Homme excessif, l'Homme et ses élans fous,  
l'Homme qui veut, l'Homme qui crée,  
en saignant tout son sang, de la beauté sacrée,  
et qui n'est rien,  
mais à qui cependant, moi son frère, je tiens  
par des fibres profondes,  
et près de qui je marche à la gloire du monde.

Ce que je hais, c'est de rester  
devant les ruines arrêté :

Je hais les cerveaux morts dont la science annule  
l'Effort, en l'inscrivant vivant dans la formule,  
les cerveaux morts qui thésaurisent  
laidement, sans désir de l'audace qui grise,  
et qui, près de leur or, se refusent à voir  
partir vers le Levant les voiles de l'Espoir!

1917.

20

## FÉERIE DE PLUIE

*A Joséphin Milbauer.*

La Fée de la Pluie  
en mes jours noirs est apparue  
en robe d'onde et d'arc-en-ciel,  
en messagère de soleil,  
surgie  
avec ses pleurs et ses baisers de pluie,  
tordant ses bras, tordant ses mains,  
sous les chênes en mes chemins.

Les grands midis caniculaires  
le long des routes font pousser  
la noire floraison des chardons hérissés  
de haine,  
où les agneaux passants laissent leur blanche laine.  
Des chiens ivres de notre sang,  
langue pendante, sont errants  
sur la bruyère en cruelle fournaise  
de ces étés du meurtre et leurs ronces de braise.  
Leur écumante rage mord  
les pommes de beauté sur l'espalier des corps,  
tandis que des crapauds, debout dans le silence,  
crachent la voix de leur démence.

Mais, en ces heures homicides,  
que vienne tout à coup le cyclone rapide;  
que vienne,  
parmi nos cris vivants, la trombe diluvienne,  
en manne claire, en manne d'eau,  
en tourbillons de verts rameaux,  
et le sable altéré boit à longs traits la vie  
cinglante et fraîche de la pluie,  
et par le monde, au feu de Sodome détruit,  
passe encore la Joie aux corbeilles de fruits.

Oh! sous la mort des tours et sous le geste en croix  
des grands moulins de mon calvaire,  
avais-je assez sauvagement mordu  
les seins taris de ma misère!  
J'étais fou de vouloir au ventre de la terre,  
pour ses crimes damnée en sa stérilité,  
planter  
la force virile des mâles.  
En moi, rebelle indomptable, criait  
l'entêtement superbe d'exalter le Vrai  
jusque sur le bûcher, aux quatre vents du monde.  
J'étais en ces enfers de haine et de mensonge  
le chevalier toujours debout  
pour partager son cœur brûlant entre les hommes,  
quand même ils ne sauraient jamais de quelle foi  
aux aubes qui naîtront il s'exaltait en moi!  
Oh! mon front en mes poings, oh! ma chair sous mes ongles,  
d'être violemment dans l'erreur qui triomphe  
celui qui croit et veut, parce que vous viendrez,  
aubes où nous serons du crime libérés!  
Depuis mes premiers jours j'ai voulu la justice

pour ceux mêmes qui m'ont fait mal,  
ignorant mon amour fraternel et total!  
Et je pensais à vous, carillonneurs, mes maîtres,  
qui, m'imposant vos mains, en mon cœur fîtes naître  
la ferme volonté d'être loyal et franc  
ainsi que vous l'étiez en mes soleils d'antan.  
Oh! jusqu'à la mort vivre en Flamand unanime,  
me souvenant de vous et de l'exemple insigne  
qu'en votre pauvreté vous fûtes devant nous!  
De Coster, Lemonnier, je me mets à genoux :  
L'avez-vous fièrement en votre œuvre grandie  
la terre où se traîna sous sa croix votre vie  
et qui, belle toujours et chère plus qu'alors,  
laisse l'herbe envahir la tombe de ses morts!

Apparue,  
avec ses pleurs et ses baisers de pluie,  
devant mes yeux hallucinés,  
apparue à mon seuil de vouloir obstiné,  
celle  
qui dans les bonds volants de l'ouragan m'appelle  
et qui, sans le savoir,  
depuis toujours vivait d'espoir,  
sachant bien qu'il viendrait, le couchant de furie,  
où nos pas égarés se seraient rencontrés  
et épousés!

Rage des éléments et rages de la grêle,  
rage du vent en mes chemins,  
la pluie aux regards baptismaires,  
la pluie avec ses yeux en gouffres étoilés,

la pluie où je m'abîme  
pour rebondir de nouveau vers mes cimes ;  
gouttes de perles, gouttes d'or,  
gouttes de feu par tout mon corps,  
la pluie,  
en robe d'onde et d'arc-en-ciel!

Baume du vin, baume de l'onde,  
ruissellements en moi d'exaltation féconde  
en aromates et baisers!

Avec sa noire chevelure  
d'onde enlaçante et ses mains pures,  
la pluie est en caresses au long de mon corps.  
Oh! la reprendre et puis l'étreindre encor,  
en elle m'exalter, ruisselant et sauvage,  
et m'y rouler comme en la vague  
et l'écume aux mille cristaux  
de l'Escaut!  
Oh! l'avoir à travers mon manteau dérisoire  
de restrictions et de tourments  
jusqu'à mon cœur, si bellement,  
qu'en moi reflourisse la treille  
de ma création qui s'épuise et sommeille,  
et que, jusqu'au bout de mes jours  
se prolonge la vigne en or de mon amour!

En mes chemins de lassitude,  
vermeille et fraîche est apparue  
Notre-Dame de la Pluie!

Et j'ai baisé ses yeux humides ;  
j'ai heurté de mon front les arbres et les murs ;

j'ai heurté de mon corps l'empoutrure des chaumes  
et la croix du calvaire où vont prier les hommes.  
Mon cœur comme une ruche était vibrant encor  
d'abeilles d'or.

Des vers ailés chantaient dans l'Éden de mon verbe  
et je reverdissais comme la feuille et l'herbe.

O merle, siffle encor dans les branches frissantes!

Orage,  
brûle autour de moi et saccage  
le monde à coups d'éclairs,  
Je partirai, vivant et clair,  
dans la bourrasque et dans la pluie,  
emporté par mon pas violent et rapide  
à travers le doute et la peur  
vers celle qui baisa mon cœur  
comme un oiseau mouillé sur sa plume frileuse,  
et qui, vous le savez comment,  
sous les chênes debout m'attend  
en robe d'onde et d'arc-en-ciel,  
en messagère de soleil!

1920.



## LE CARILLONNEUR DES ESPRITS

*A Henri Barbusse,  
en claire et fraternelle sympathie.*

Là-bas,  
au carrefour de tous les pas,  
la tour en or,  
sur fond de soir et de torpeur,  
la tour sans peur,  
bloc de force debout dans le fleuve des jours,  
aux quatre vents des horizons  
a secoué — le carillon!

Heure de cendre et de désespérance  
où s'illimite notre effroi;  
calvaire des moulins trébuchant sous leur croix;  
minuit polaire au cadran noir des âmes;  
béguines à genoux; cierges processionnant;  
glas étouffés; canaux dormants;  
et nous, les enterrés vivants dans le silence,  
bouche pleine de terre et de cris étouffés,  
parmi les kermesses macabres  
soûles de bière et de massacres  
sur les routes de nos deuils.  
Heure des mauvais anges.

Porche béant, là-haut, du ciel,  
et le trésor apparu des étoiles,  
si rayonnant de sa beauté  
qu'au fond de la géhenne,  
où bout encore et fermente leur haine,  
les esprits des ténèbres s'en sont irrités.  
Un cri.

Ailes de meurtre,  
vols de dragons, trompettes aigres.  
Sous leurs gonfanons ont bondi  
toutes les hordes de l'abîme,  
rêvant le ciel éteint et l'empire du crime.  
Quand, tout à coup, au fond du soir,  
voici surgir, cuirassé d'or,  
l'Archange,  
voici, debout, la tour sans peur,  
avec les voix de sa ferveur,  
carillonnaires,  
au loin des plaines et des ères!

Oh! vous savez comment son front,  
meurtri de doute et de pensée,  
fut assailli là-haut et fut mordu!  
Becs de la grêle en ses yeux qui regardent  
dans le gouffre des nuits sombrer nos blanches barques;  
corneilles et corbeaux criards  
de l'impuissance et de l'envie;  
corps à corps noirs du vent et de la pluie;  
hordes équestres d'équinoxe;  
les tournants escadrons de l'Est  
qu'en ses éphémères victoires  
à coups de flèches d'or disperse le soleil!

La tour s'endeuille ou s'illumine,  
mais debout sur les toits ressuscite et domine,  
la tour sans peur. Elle sait bien  
que toujours l'aube ressuscite  
et que, comme elle a fui, la fortune revient.

Chante en bataille de nuages,  
chante en tumulte, aux quatre vents  
des tempêtes et des orages,  
la tour sans peur, debout encor  
dans les désastres,  
en Saint-Michel couronné d'astres,  
là-haut, au seuil du Paradis!  
Chante en bataille, la tour d'or,  
harpe de pierre, orgue de bronze,  
la tour et ses rumeurs :  
gerbes d'arpèges et de trilles ;  
leurs gazouillis qui s'éparpillent  
et sonnailles et grelots ;  
rives grêles au vent, bourdons et leurs sanglots ;  
voix de cristal, timbres limpides,  
chœur des Séraphins invisibles  
et trompettes dans l'azur !

Celui par qui chantent les cloches  
des Pâques proches  
de la Joie et de l'Amour ;  
celui là-haut qui se démène  
à coups de pied, à coups de poing,  
c'est un carillonneur de Flandre,  
le tard-venu dans son terroir.  
L'avez-vous vu sur la tour rouge ?

Il est venu pour attester,  
visage au ciel, la volonté  
d'aimer encor tous les hommes, ses frères,  
par la démence désunis.  
Pour l'esprit qui s'exalte il n'est plus de frontières.  
On est d'autant meilleur que l'on a plus souffert.  
Celui qui fut blessé mille fois dans sa chair  
pardonne  
plus aisément le mal qu'ils font aux hommes,  
car ils sont lourds d'erreur à force de savoir.  
Il sait les multiples embûches  
où chaque jour encor trébuche  
la Science affolée, ivre de son pouvoir,  
qui ne sait pas marcher mais s'est donné des ailes.  
Oh! le néant où nous volons,  
conquérants de l'espace asservis sur la terre,  
nous fiant, comme Icare, au peu que nous savons!  
Les cloches unanimes  
pleurent sur ceux qui sont morts de leurs préjugés,  
sur tous ceux-là qui, croyant vaincre,  
sont les vaincus  
de leur fratricide carnage,  
si bien qu'à se mordre entre eux ils ne sentent plus  
les honteux bracelets de leur propre esclavage!

Halluciné, le tisserand des sons  
sur le métier volant du carillon  
plus fervemment encore trame,  
aérienne, sa toile.  
Des pieds et des poings à travers  
les fils ténus croisés de l'air

il jette  
le rythme d'or et sa navette.  
Oh! pas à pas, lanterne aux dents,  
monter aux tours de l'Occident  
pour émouvoir leurs cloches prophétiques!  
Monter si haut qu'on est tout seul,  
mordu du vent, mais en plein ciel,  
parmi le jardin des étoiles!  
Frères, se partager, c'est se multiplier;  
moins on garde pour soi, plus on a de domaines;  
partout on se retrouve et les splendeurs humaines  
appartiennent à ceux qui s'offrent tout entiers!

Ouverte, la volière,  
et bruissements d'oiseaux;  
frissons clairs et timbres grêles,  
là-bas des ailes;  
il pleut des larmes et des fleurs;  
il pleut du sang, il pleut les plumes,  
aux bûchers du soir qui s'allument,  
de nos blancs cygnes expirants.  
Oh! mon Dieu, se donner comme un petit enfant,  
en mains d'innocence tendues,  
dans cette adorable pluie  
de rayons et de baisers!  
Là-bas des ailes  
et sanglots de ramiers blessés,  
et neige encore de colombes  
sur la détresse du monde,  
là-haut, là-bas, où vont voguant  
en nostalgiques voyages  
les arches d'or des grands nuages!

L'homme du carillon s'exalte à son clavier.  
Il a pleuré, il a prié,  
et maintenant il vous pardonne,  
vous qui crucifiez des hommes  
sur les croix de votre erreur.  
L'heure est lourde de souffrance.  
Face à face avec son Dieu,  
il dit le bien, il dit le mieux.  
Il dit l'amour qui sauve et crée,  
car, comme le vent du désert,  
la haine est brûlante et mortelle :  
ce que son souffle touche est stérile à jamais.

Au Royaume de l'Espace  
les nuages de l'Est passent  
en caravanes d'espoirs.  
Avez-vous vu les trois rois mages,  
Melchior, Balthazar, Gaspard,  
suivre en cortège l'étoile  
avec la myrrhe et le nard ?  
Chante en bataille de nuages,  
chante en tumulte, aux quatre vents,  
la Vie,  
meilleure aux jours où régnera  
unanime la Joie  
et l'Entr'aide parmi nous !

Surgie, et puis brandie,  
— marteaux frappants, timbres et trilles! —  
là-bas, debout, immensément,  
bourdon grondant,

de haut en bas la tour tressaille.  
Berger halluciné de ses noires ouailles,  
elle est en marche aux horizons :  
C'est kermesse de carillon!

Au fond du soir, au loin des plaines,  
le carillonneur ivre et sourd  
n'entend pas les rumeurs du bourg  
qui l'assailent et le menacent :  
C'est toujours aux sommets que l'orage s'amasse.  
Au milieu de la brume et de l'hostilité,  
les géants seuls connaissent leur immensité,  
mais, isolés du monde, ils en créent un autre.  
Toujours plus haut, toujours plus fort,  
s'exalte aux quatre vents l'effort  
du carillonneur, beau de sa tâche, la nôtre!  
Heureux qui, comme lui, connaît la vérité :  
Il vaut mieux n'être plus que d'être sans beauté,  
traînant comme un boulet la honte de se taire.  
Le carillonneur fier et droit  
par les degrés du doute et de la défaillance  
est monté si haut qu'il a froid  
de son audace et de sa solitude :  
Mais un sommet conquis ne se déserte pas.  
Il se grise et s'exalte à ses fiers branle-bas,  
quand même, tout à l'heure, ils forceront la porte,  
ils monteront à son clavier,  
et, triomphant enfin de la pensée humaine,  
ils jetteront le clair carillonneur,  
avec ses cloches et son cœur  
du haut du ciel dans les ténèbres!

Là-bas,  
au carrefour de tous les pas,  
la tour en or,  
sur fond de soir et de torpeur,  
la tour sans peur,  
bloc de force debout dans le fleuve des jours,  
aux quatre vents des horizons  
a secoué — le carillon!

Nederbrakel, septembre 1920.

Be

## LA VIE

*A Bernard Jofé,  
au bon et cher ami de toujours,  
de tout mon cœur  
ce testament!*

Je ne veux pas pour toujours disparaître  
sans que l'on sache quelle foi  
en auréole autour de moi  
me guide aux aubes qui vont naître,  
ni sans que j'aie aux horizons  
vers lesquels tous les pas en tâtonnant s'en vont,  
proclamé de quelle manière  
je me figure la Lumière,  
et de quelle façon  
— claire d'audace et d'énergie! —  
je me voulus intense et superbe — la Vie!

Par delà le Verbe et ses gloses,  
elle est un cri vivant d'amour,  
un don sans restriction, et qui dure toujours,  
aux êtres et aux choses,  
dont la splendeur myriadaire compose  
à son rythme éternel le rythme qui l'émeut.  
Elle est une ferveur constante,  
en ligne droite, vers l'entente  
et les vouloirs coordonnés  
de ceux qui sont encor les serfs et les damnés,

mais qui seront les maîtres  
et les émancipés, quand ils le voudront être.  
Par les chemins,  
comme le Juif-Errant courbé sous son destin,  
la vie en marche traîne  
sur sa misère l'anathème  
de l'esclavage et des douleurs :  
Mais des assomptions d'or vont naître de ses pleurs.  
Dans son ventre fécond, sous ses deux paumes gronde,  
libertaire, le nouveau monde.  
Elle est la mère de Caïn,  
et s'arme d'un couteau pour conquérir le pain,  
sur les oligarchies  
qui tiennent enchaînée au bague l'Énergie.  
Elle s'affirme belle et totale en voulant  
de plus en plus violemment  
cueillir les grappes d'or sur les vignes vermeilles,  
et de leur rêve qui sommeille  
tirer les dieux, en les jetant  
l'un après l'autre à bas des Olympes croulants !  
La Vie est en révolte à travers les usages.  
Sans cesse elle bondit, l'aile ouverte, aux mirages  
de l'Avenir, pour mieux goûter  
l'ivresse de souffrir et l'ivresse d'aimer.  
La Vie est toute rouge  
et comme un incendie au fond du passé bouge.  
Ce qui demeure est condamné  
fatalement à se faner  
en pourriture sur sa tige :  
La Vie est tourbillon et la Vie est vertige.  
Elle est un tournoyant soleil  
dans l'espace et le temps de plus en plus vermeils.

Toute notion nouvelle,  
par une autre qu'un Pauvre surhumain révèle  
s'annule et disparaît :  
La Vie est en espoirs libérés de regrets.  
Toujours plus haut, à la conquête  
des clairs Eldorados, la Vie ardente est prête.  
Comme à la mer s'en va l'Escaut,  
portant nos barques d'or elle roule ses eaux.  
Immensément rebelle, et rouge, et libertaire,  
elle n'écoute plus les morts du cimetière.  
Oh! son fier et rouge idéal!  
Toute chose vivante et féconde est sa proie.  
Elle la prend afin d'en faire de la Joie.  
Elle la veut de tous, à tous,  
non plus en quelques griffes rapaces incluse,  
mais la propriété de ceux-là seuls qui usent  
de la cognée en leurs deux mains.

Vous la verrez splendide et totale — demain.

Depuis l'aube première,  
je me la représente en rectiligne élan,  
toujours plus loin,  
sur les chemins de la Lumière.  
Mes doigts, mes yeux, et mon âme, et mon corps,  
je ne les ai voués qu'à précipiter l'heure  
où se noueront, harmonieux, les efforts  
des travailleurs vers l'Age d'Or.  
Toutes mes erreurs et mes doutes,  
et mes chancellements sans nombre sur les routes,  
mon esprit clair,  
comme un Saint-George, à coups d'éclairs

les a brûlés, pour faire en sorte  
que l'extase du Bien vers les Pauvres m'emporte,  
et sur leurs golgothas,  
hallucinés et fous, fasse monter mes pas.  
Oh! le calvaire noir de l'humaine détresse!  
Tous ceux, tous ceux,  
qui s'en allèrent vers les gueux  
et les aimèrent sans contrainte,  
penchant l'urne des pleurs sur leur pensée éteinte,  
sont ou mes maîtres, ou mes pairs.  
Comme le Christ, ils ont souffert  
de la damnation effroyable du monde.  
Une rouge fureur dans leur poitrine gronde.  
Ils ont marché vers l'Idéal  
avec le fier blason de leur amour total,  
en méprisant les lâches  
qui, près des rateliers, demeurent à l'attache,  
de peur d'être éblouis  
par l'immense splendeur de l'aube qui grandit.  
O mes martyrs, ô mes apôtres,  
j'ai nourri mes ferveurs du bonheur qui fut vôtre.  
Un jour, un jour, tous ceux qui me liront  
sauront  
de quelle généreuse et sauvage folie,  
grandissante avec l'âge et le malheur, ma vie  
a palpité  
immensément, pour ne laisser  
en héritage à ceux que j'aime,  
à l'heure où pour jamais sera mort mon front blême,  
que mes écrits, que mes discours,  
écrits avec mon sang dans la fièvre des jours.

O mon Enfant, ô chère Amie,  
ô mes Frères qui m'écoutez,  
libre d'astuces et d'envies,  
ma Vie  
ne fut qu'un arc toujours bandé :  
J'ai vécu pour hâter les futures clartés.  
Toute conception autre  
m'eût été vaine et sans beauté.  
Bardé d'amour, comme les saints,  
malgré la haine  
qui bout encor au fond de cette ère malsaine,  
il faut vivre le Surhumain :  
La Vie en rêve,  
mais se gardant au fer auréolé du glaive,  
et parfois à l'assaut,  
sous la cuirasse et sous le heaume,  
toujours plus haut,  
pour emporter sur les créneaux  
ton dragon d'or, *Bonheur des Hommes!*

1916.

Ge

# TABLE

	PAGES
DÉDICACE.....	V
POST-SCRIPTUM.....	VI
PRÉFACE.....	VII

## CLOCKE ROELAND

I. LA CLOCHE, PORTE-PAROLE DES GUEUX.....	3
II. LE MOULE.....	5
III. LES GÉNITEURS.....	6
IV. LE LIED DES GARS.....	7
V. LE SACRE DE LA CLOCHE.....	9
VI. CE QUE CHANTAIT CLOCKE ROELAND.....	11
VII. FASTES ET LIESSES EN TERRE DE FLANDRE.....	16
VIII. QUELQU'UN MONTE A LA TOUR.....	18
IX. CHIMÈRE D'ORIENT.....	20
X. EST-CE QU'ELLE RENAÎTRA?.....	21

## LES SOLEILS D'ANTAN

RUBENS.....	27
GAND.....	37
LE DRAGON D'OR SUR LA NUE.....	40
LA NEF AUX ÉTOILES.....	43
NOTRE-DAME DU SILENCE.....	47
LES ROUTES DE LA FLANDRE.....	53

## LES ORAGES PASSANTS

	PAGES
AUBADE POUR ROMMELPOTTEN ET FIFRES .....	59
UN CRI VIVANT, TOUJOURS LE MÊME! .....	62
LE MUTISME DE LA CLOCHE .....	70
PRINCESSE DE LÉGENDE .....	73
SAINTE-SÉBASTIEN DE SES DOULEURS .....	76
BARQUE NOIRE .....	79

## LES DEUILLANTS PROCESSIONNAIRES

ÉVOCATION .....	87
LES PÈLERINS .....	89
LES SEPT PETITS QUI S'EN ALLAIENT PIEDS NUS .....	93
L'AIGUILLEUR .....	101
LE GRAND SEMEUR .....	105
MILICES ROUGES .....	109
LES PAUVRES .....	114
L'HOMME .....	119

## LES HORIZONS PRÉCURSEURS

CHANT DES ESCLAVES .....	125
KERMESSE FLAMANDE .....	128
HYMNE ROUGE .....	133
FÉERIE DE PLUIE .....	137
LE CARILLONNEUR DES ESPRITS .....	142
LA VIE .....	150



